240

THÉORIE DU LUXE.

PREMIERE PARTIE.

Serfoji Rajah 1817

THÉORIE DU LUXE;

OU

TRAITÉ

DANS lequel on entreprend d'établir que le Luxe eſt un reſſort non-ſeulement utile, mais même indiſpenſablement néceſſaire à la proſpérité des Etats.

Le ſuperflu, choſe très-néceſſaire.

Volt. Mondain.

PREMIERE PARTIE

M. DCC. LXXI.

1771

Dans l'Avertiſſement on a omis à la page xiij une phraſe entiere qu'il eſt néceſſaire de rétablir : c'eſt à la ligne 2, après les mots *à ſon Auteur?* qu'elle doit être placée.

On prononce parmi nous ſur un écrit profond avec auſſi peu d'examen que ſur un roman frivole.

TABLE DES CHAPITRES DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Les Principes de l'économie politique ne peuvent avoir tout leur effet que dans les grands Etats. Par conséquent quand on veut raisonner en général sur les matieres d'économie politique, il faut les envisager sous le rapport qu'elles ont avec les intérêts d'un grand Empire; & c'est ainsi que le Luxe doit être considéré pour être bien apprécié*, page 1

CHAP. II. *La grande étendue d'un Etat opérant sa prospérité, à la faveur des vrais principes de l'économie politique, principalement par les productions que le travail peut tirer d'un grand territoire, le premier objet du Législateur doit être d'encourager le travail. Le goût du Luxe est le ressort qui répond le plus efficacement à cette vue : lorsque la sureté personnelle & celle de la propriété des biens est solidement établie*, 31

CHAP. III. *L'homme est constitué de maniere à pouvoir subsister des productions spontanées de la terre. Cependant le goût du Luxe est de l'essence de l'homme. Sans ce goût les sociétés ne fleuriroient & n'existeroient même pas. Développement de cette vérité,* 45

CHAP. IV. *Le bonheur porte sur des bases positives, & ne dépend point de l'opinion. Il consiste dans l'étendue des jouissances. Le bonheur d'une nation n'existe que par le bonheur des individus qui la composent. Plus les individus acquierent de moyens de jouir, plus ils sont à portée d'être heureux, & plus l'Etat dont ils font partie, acquiert de richesses, de moyens de toute sorte; en un mot de puissance. Par une conséquence nécessaire, la maxime la plus sacrée d'un bon gouvernement doit être de favoriser tout ce qui tend à multiplier les jouissances de ses sujets; non-seulement parce que leur bonheur en dépend, & que le gouvernement doit tendre à leur plus grand bonheur: mais encore parce que tout ce qui au-*

gmente le bonheur des sujets augmente la puissance de l'Etat, 72

CHAP. V. *L'homme & les sociétés politiques doivent leur bonheur & leur puissance aux arts. Les productions des arts, & par conséquent toutes les choses dont l'homme fait usage au-delà des présens spontanés de la nature, sont du Luxe. L'utile, le commode, l'agréable, sont des variétés absolument du même genre. Le pain & les inventions relatives à la guerre, sont du Luxe. Développement de cette proposition. Elle n'effarouche que parce qu'on a des préjugés contraires. Définition du mot Luxe,* 105

CHAP. VI. *Le sens primitif du mot latin* Luxus, *confirme la définition qui a été donnée du mot* Luxe *au Chapitre précédent. Le mot Luxe a parmi nous fondamentalement, comme chez les Romains, la signification pure & simple de* jouissances superflues. *Les dictionnaires françois, qui ont défini le mot* Luxe, *ne sont pas opposés à cette assertion. Les*

productions des arts ne donnant que des jouissances superflues, ces productions sont des choses de Luxe. Les sociétés devant leur bonheur & leur puissance aux productions des arts, le Luxe est donc utile. En effet les peuples, qui en ont le plus, sont les plus puissans, 123

CHAP. VII. *Les détracteurs du Luxe ne s'entendent pas eux-mêmes; ils appliquent arbitrairement le mot Luxe, qualifiant de Luxe des choses du même genre que celles qu'ils ne qualifient pas ainsi. Examen de leur sentiment. Vaines objections contre le Luxe. Les adversaires du Luxe ne l'attaquent point dans sa véritable universalité. L'opulence & la puissance d'une nation procedent de ses dépenses,* 149

CHAP. VIII. *Discussion du sentiment de quelques Economistes modernes par rapport au Luxe. Un bon Gouvernement doit diminuer ses dépenses pour que ses sujets ayent du Luxe. Cette maxime est préférable à l'esprit des Loix somptuaires. Heureux effets du Luxe,* 171

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'INFLUENCE du Luxe ſur la proſpérité des Etats donne lieu à une de ces queſtions ſur leſquelles on s'eſt exercé preſque dans tous les temps, ſans avoir encore pu trouver des réſultats aſſez frappans pour accorder tous les ſentimens.

L'ÉCLAIRCISSEMENT de ce point capital ne ſçauroit cependant être mis au nombre des problêmes inſolubles. C'eſt par les hommes que le Luxe exiſte. Ses

effets s'operent ſur eux & par eux. Il eſt donc poſſible de ſuivre les effets du Luxe depuis leur origine juſqu'à leur terme ; & par conſéquent de parvenir à les apprécier exactement dans leurs differens dégrés. C'eſt ce que l'on entreprend de faire ici.

SI c'étoit un objet de pure curioſité que de ſçavoir ce qu'il faut penſer du Luxe par rapport aux Corps politiques, on n'auroit jamais ſongé à traiter une matiere ſur laquelle juſques ici tant d'Ecrivains ont vainement prétendu fixer les idées. L'incertitude d'obtenir un meilleur ſuccès auroit détourné d'un pareil deſſein. Mais les ſentimens qui

peuvent s'établir ſur le Luxe ont des conſéquences graves. Elles intéreſſent la proſpérité de l'Etat. Dès-lors on remplit le devoir d'un bon citoyen en eſſayant encore de porter le flambeau dans les ténebres dont cette matiere eſt obſcurcie.

En effet, ſi le goût du Luxe cauſe les déſaſtres qu'on lui impute, il eſt eſſentiel de manifeſter les pernicieuſes conſéquences de ce goût ſi clairement, que de toutes parts on s'éleve contre le Luxe, & que l'on prenne les meſures les plus efficaces pour l'étouffer; mais ſi le Luxe eſt un reſſort néceſſaire ſans lequel tout languiroit, comme M. Melon & pluſieurs au-

tres l'ont pensé, on ne sçauroit mettre cette vérité dans un trop grand jour, afin qu'on se garde d'attaquer le Luxe; puisque le détruire seroit tarir la source de l'opulence & de la force publique.

UNE observation frappe l'esprit au premier coup d'œil que l'on jette sur cette matiere. Dans la théorie l'opinion commune est contraire au Luxe; dans la pratique tout le monde s'y livre. Dans tous les temps ce sont les Poëtes, les Orateurs, les Moralistes qui communément ont le plus décrié le Luxe; & communément aussi ce sont les Hommes d'Etat qui l'ont appuyé. Parmi les Ecrivains, ceux qui se sont

déclarés contre le Luxe ont tous été des perſonnes éloignées de l'adminiſtration, ou dont les études n'avoient nul rapport avec l'économie politique. Au contraire ceux qui ont parlé en faveur du Luxe ont preſque tous eu quelque part au maniement des affaires publiques, ou ont fait de l'économie politique leur étude principale.

Si le Luxe eſt funeſte, comment les Hommes d'Etat, qui par leur place ſont à portée d'en bien obſerver les ſuites, l'ont-ils favoriſé, lors même qu'ils ont le plus voulu le bien ? Si le Luxe eſt funeſte, comment depuis le temps qu'il regne, les malheurs

qu'on lui impute & qui devroient frapper tous les yeux, n'ont-ils pas par-tout fait ſentir la néceſſité d'y renoncer ?

Mes méditations ſur le Luxe me déterminent à le croire utile, malgré les raiſons dont on appuye l'opinion contraire. Mais en propoſant mes idées, j'ai la juſte défiance qui ſied ſi bien à quiconque combat un ſentiment preſque généralement reçu. Le Public prononcera. Faut-il le prévenir que l'examen de mes principes demande une grande attention, & ſur-tout exige que l'on ſe dépouille de préventions ? Les vérités les plus claires n'échouent que trop ſouvent contre l'enthouſiaſme & l'habitude.

C'EST une tâche pénible que d'avoir à déraciner d'anciens préjugés. Il n'eſt donné qu'aux hommes d'une excellente nature de pouvoir être détrompés ſur les idées qu'ils ont long-temps regardé comme certaines, & qu'ils ont avouées hautement. Combien n'en voit-on pas qui ſont, pour ainſi dire, identifiés avec leurs opinions ! Ils ne peuvent s'en détacher ; leur cerveau dur eſt modifié pour jamais. Loin de ſe prêter aux rayons d'un jour nouveau qu'on leur fait luire, leur orgueil s'offenſe : leur ſang s'échauffe ; ils s'irritent contre ceux qui veulent les éclairer ; & la peine qu'on prend pour les ra-

mener au vrai, ne ſert qu'à les confirmer dans leurs ſentimens.

Au premier exposé d'un ſyſtême pour lequel on a de l'oppoſition, il vient communément à l'eſprit une foule d'objections qui paroiſſent tranchantes, péremptoires & qu'une légere diſcuſſion diſſiperoit entierement : c'eſt de quoi l'on ne ſe défie pas aſſez. Pour reconnoître la vérité, pour ne pas la rejetter, en croyant rejetter l'erreur, il faut ſe recueillir, méditer, ouvrir toute ſon intelligence. Suffit-il d'une lecture ſuperficielle & rapide, où l'on ne met que quelques heures pour bien juger d'un Ouvrage de raiſonnement, qui peut-être a

coûté des années de réflexion à ſon Auteur ? On prononce parmi nous ſur un ecrit profond avec queſi peu d'examen que ſur un roman frivole

Il eſt déplorable que notre Nation ſoit ſi inappliquée. Sa légereté nuit infiniment à ſes progrès. Les affaires publiques ne proſperent en aucun pays qu'en raiſon des lumieres générales du Peuple qui l'habite. Les Miniſtres ſont pris du milieu de leurs concitoyens : ils n'apportent dans les places qui leur ſont confiées que le dégré de développement où l'eſprit eſt parvenu dans leur Nation.

D'ailleurs un homme ſoutient mal par ſes ſeules forces une grande adminiſtration. De

quelques dons qu'on le ſuppoſe pourvu, ce fardeau ſurpaſſe trop ſa portée. Accablés ſous les détails, arrêtés à chaque pas par la complication des matieres, manquant de temps & de connoiſſances, les Miniſtres ſont forcés d'emprunter des idées. Ils ne peuvent les prendre qu'autour d'eux. Quelles idées reçoivent-ils, quand ceux qui les environnent ne ſçachant rien de ſérieux, vivans dans une inattention continuelle, ſont vuides de génie & d'inſtruction?

Un Miniſtre de même que tout autre homme ne peut être ſûr de la juſteſſe de ſes idées. Tout ſyſtême eſt incertain, juſ-

qu'à ce que ſon enſemble & chacune de ſes parties ayent été mûrement conſidérées par un million de têtes ; & qu'enfin la généralité des gens en état de réfléchir l'approuve. La foibleſſe de l'homme, dans les opérations intellectuelles comme dans les choſes phyſiques n'eſt compenſée que par l'union d'un très-grand nombre d'hommes.

Mais une *nouvelle conſidération* prouve combien il importe qu'une Nation ſoit éclairée pour être bien gouvernée. Mettez à la tête des affaires un homme d'un génie fort au-deſſus de ſon ſiecle ; ſa Nation ne profitera pas de toute la ſupériorité de lumieres accordée à cet homme. Pour que les

vues d'un Miniſtre réuſſiſſent, il faut que le mérite de ſes vues ſoit ſenti ; il faut que la pluralité les adopte ; & les hommes n'adoptent que ce que leurs connoiſſances les mettent en état d'approuver, ou du-moins que ce que leurs connoiſſances ne les déterminent pas à rejetter.

Il eſt par-là de l'intérêt même d'un bon Gouvernement que la nation qu'il conduit ſoit très-inſtruite pour qu'elle ne ſe câbre pas mal à propos. A quelque point qu'un Souverain ait la raiſon de ſon côté, jamais il n'eſt aſſez puiſſant pour triompher des opinions dominantes, fuſſent-elles préjudiciables, s'il les attaque ouvertement.

vertement. Le peuple ſent alors toute ſa force. Il ſent qu'on ne peut rien ſur lui que par lui ; & la réſiſtance qu'il oppoſe devient un obſtacle inſurmontable. Le peuple, dans tous les pays, eſt, pour l'autorité qui le régit, un Corps formidable, contre lequel ſe briſent toujours les téméraires qui ne craignent pas de le heurter.

AUSSI *voyons-nous* que par-tout les Nations ſe gouvernent elles-mêmes. Le ſentiment général regle par-tout l'adminiſtration. La voix publique, lorſqu'elle s'éleve, tantôt inſpire l'autorité, tantôt la détourne ou l'arrête.

Sous le Gouvernement le plus abſolu, où le peuple paroît n'être qu'un vil troupeau d'eſclaves, où il paroît n'avoir point de volonté, le deſpotiſme ne s'exerce que par le conſentement de tous. Dans un pareil Etat les eſprits ſont montés à trouver de l'avantage dans la ſervitude. C'eſt leur façon de voir. Autrement la ſcene changeroit de face. En veut-on la preuve? Que l'on obſerve avec quelle facilité ce peuple anéanti en apparence renverſe ſes Maîtres au premier mécontentement.

Quand un Etat eſt habituellement mal régi, que la Nation ne s'en prenne donc pas à

ceux qui gouvernent. Le mal vient tout entier de ſa propre négligence. C'eſt qu'elle ne s'occupe point aſſez de ſes intérêts. C'eſt qu'elle ne ſe met point en peine de diriger en quelque ſorte ſes Directeurs, quoiqu'elle le puiſſe & quoiqu'il le faille. L'avantage commun demande l'avis de tous, la ſurveillance de tous.

L'INJUSTICE des Peuples eſt extrême. Ils veulent que leurs affaires aillent bien, & ils ne veulent pas s'en mêler. Penſe-t-on que les affaires publiques demandent moins de ſoin que les affaires domeſtiques ? Eſt-ce parce que les premieres ſont d'une plus grande conſéquence qu'on croit

moins riſquer à les abandonner ?

UNE Nation qui néglige les matieres publiques, ſe délaiſſe pour ainſi dire elle-même ; elle renonce à la proſpérité, pour ſe jetter au-devant de l'oppreſſion & du malheur.

L'ÉTUDE de l'économie politique eſt-elle donc un labyrinthe inextricable ? point du tout. Il n'y a peut-être pas dans cette ſcience trente vérités majeures à connoître. Si l'on s'appliquoit ſérieuſement à pénétrer les matieres qui intéreſſent l'adminiſtration, elles ſeroient toutes éclaircies en moins d'un ſiecle. On auroit alors des axiômes, au lieu de queſtions ; & chacun étant guidé

par des principes certains, reconnus, l'impéritie ni l'infidélité ne pourroient nuire au bonheur public.

L'OUVRAGE que l'on présente ici n'est pas une lecture d'agrément. On a cru ne devoir s'attacher qu'à bien développer la question & à réunir tout ce qui pouvoit conduire à sa solution. Après s'être rendu maître du fonds, autant qu'il a été possible, on s'est uniquement occupé de la méthode & de la clarté. La difficulté de la tâche n'a laissé ni le courage ni la force de donner d'autres soins à la forme. La sécheresse & les longueurs sont pardonnables dans un Ecrit où l'on a dû

ſacrifier tout à l'évidence : *Ornari res ipſa negat, contenta doceri.* Le mérite de penſer juſte s'achete par des peines. Il faut s'armer contre la fatigue & l'ennui preſque inſéparable de tout examen profond.

Si les éclairs du ſtyle, les traits rapident éblouiſſent, ſéduiſent au premier moment, ils ne convainquent pas. Ils laiſſent de l'obſcurité, de l'incertitude dans l'eſprit. C'eſt l'expoſition ſoignée, la diſcuſſion ſcrupuleuſe, la réunion complette des raiſons qui ſeules conſtituent une démonſtration victorieuſe.

Puissé-je ne m'être point égaré en traitant mon ſujet ! ſi j'ai bien vu : ſi j'ai levé le voile qui

cache la vérité, j'aurai mérité de la patrie & des hommes. Quels droits n'ont pas à notre reconnoiſſance ces génies créateurs à qui l'on doit les inventions diverſes qui répandent tant d'agrémens dans la vie & fondent la puiſſance des Peuples! Celui qui chaſſe de la terre une erreur ne fait pas moins pour l'intérêt de l'humanité que l'inventeur d'un inſtrument utile. Il a ſon rang marqué parmi les bienfaicteurs du *monde.*

TITRE flatteur & préférable à toute autre récompenſe! l'ambition de l'acquérir eſt belle. C'eſt la ſeule que la philoſophie approuve, & que nourriſſe en ſoi un homme qui penſe de ſon être

avec dignité. Je l'avoue : j'ai osé lui donner entrée dans mon cœur. En m'occupant de rectifier les idées sur le Luxe, je me suis permis l'espoir de contribuer pour ma part au bien de mes semblables.

CET attrait m'a soutenu au milieu des ronces dont l'ignorance & les préjugés hérissent de toutes parts la carrierre où je me suis engagé. Car quelque difficile qu'il soit pour nos foibles yeux de découvrir le vrai ; il est plus difficile encore, après l'avoir trouvé, de dissiper les fausses lueurs dont tant d'esprits superficiels & louches ne cessent de l'offusquer.

THÉORIE

THÉORIE DU LUXE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les Principes de l'économie politique ne peuvent avoir tout leur effet que dans les grands Etats. Par conséquent quand on veut raisonner en général sur les matieres d'économie politique, il faut les envisager sous le rapport qu'elles ont avec les intérêts d'un grand Empire ; & c'est ainsi que le Luxe doit être considéré pour être bien apprécié.

La prospérité complette & durable d'un Empire paroît dépendre de deux points fondamentaux, d'un domaine vaste,

bien ramaſſé, & d'une conſtitution ſage.

De ces deux conditions, ſans la réunion deſquelles un Etat ne ſçauroit jouir d'une proſpérité permanente & complette, l'étendue des domaines eſt la principale.

Le bonheur d'un peuple & ſa puiſſance ſont en raiſon de l'état des arts & des progrès de l'eſprit chez ce même peuple. Les jouiſſances privées, la force publique dérivent de ces deux ſources. Mais les facultés de l'intelligence ne ſe développent, les arts ne naiſſent, ne ſe perfectionnent, ne deviennent familiers & communs, que parmi un très-grand nombre d'hommes qui communiquent beaucoup entre eux, & qui ont à leur diſpoſition beaucoup de ſubſtances & de matieres diverſes, par le moyen deſquelles ils peuvent mettre en exécution les inventions de leur génie.

Or une nation ne peut être très-nombreuſe & en état de ſe procurer

d'une maniere certaine beaucoup de ſubſtances diverſes, qu'autant qu'elle poſſede un très-grand pays.

Il faut donc avant tout qu'un Etat ſoit vaſte, pour qu'il jouiſſe d'une proſpérité complette.

La grande étendue d'un Etat opere d'ailleurs phyſiquement ſa conſervation & la continuité de ſon bonheur. La contagion ne l'infecte jamais en totalité. Se manifeſte-t-elle en un canton? Ce canton eſt auſſitôt aſſiſté de toutes parts. Les malades ſont ſervis, les remedes, les alimens, toutes ſortes de ſecours abondent. On atténue le mal par mille précautions; on l'empêche de s'étendre. Combattue par des ſoins intelligens & par des efforts dont un grand peuple eſt ſeul capable, la malignité de l'air s'uſe & ſe diſſipe avant d'avoir fait beaucoup de ravages; & les pertes, que la premiere attaque a cauſées, ſont promptement réparées par les contri-

butions des autres provinces, ſans que leur aiſance en ſouffre. Le contingent de chacune, quoique léger, produit une maſſe conſidérable.

Il en eſt de même des diſettes que chaque année quelques cantons éprouvent tour-à-tour tantôt ſur une production, tantôt ſur une autre. Elles ne ſont point ſenſibles dans un grand Etat. La nature a une meſure réglée de dons qu'elle ne retient jamais. Elle les répand ſur la face de la terre. Mais, dans le partage qu'elle fait de ſes biens, elle ne s'aſſujettit pas à une telle préciſion que chaque année ramene pour chaque lieu la même diſtribution. C'eſt dans le produit d'une ſuite d'années que l'on reconnoît la conſtance & l'égalité de ſes bienfaits. Elle verſe l'abondance ſur un pays voiſin de celui qu'elle frappe de ſtérilité; & ce dernier à ſon tour recueillera les plus riches moiſſons, tandis que dans l'autre on

aura labouré les guérets infructueusement. Lorsque les récoltes manquent en quelque lieu d'un grand Empire, les travaux du reste de ses provinces, étant payés d'une heureuse fécondité, suffisent à la consommation de la totalité. Sans sollicitude de la part du Gouvernement, sans magasins publics, par le seul effet d'une communication libre & facile, on n'y connoît ni disette ni grande cherté. On ne peut y éprouver ces calamités que par les manœuvres du monopole, ou par les vices d'une administration qui, coupant, pour ainsi dire, l'Etat en petites parcelles, le prive du bénéfice de son étendue.

DANS la guerre cette même étendue fait le salut de l'Etat.

QUE l'on considere le grand nombre d'hommes, de chevaux, &c. qu'elle peut nourrir; l'immense quantité d'armes, de munitions de guerre & de bouche qu'elle peut fournir; & que

l'on juge de la force d'une pareille masse ! Car la puissance, qui résulte de la réunion d'un certain nombre d'hommes & d'une certaine quantité positive de moyens, ne doit pas s'estimer seulement par le produit additionné de la force de chaque individu & de chaque moyen, comme *deux* & *un* font *trois*. On ne doit pas dire *cent* hommes unis ont cent fois plus de force qu'*un*. La proportion de l'avantage, que cent hommes réunis ont sur un seul, est bien supérieure à leur rapport numérique. La progression de la puissance, quand le nombre des hommes & la quantité des moyens augmentent considérablement, est infinie ou au moins incalculable.

Il n'y a point d'armée si nombreuse qu'on la suppose, tant qu'on ne sortira pas des bornes du vraisemblable, qui puisse envahir tout-à-coup un grand Empire. La surprise d'une irruption soudaine, le succès même de quelques

campagnes, ne ſuffiſent point pour l'aſſujettir. Tandis que l'aggreſſeur, voulant profiter du bonheur de ſes premiers efforts, cherche à s'établir dans les provinces dont il s'eſt ouvert l'entrée, on ramaſſe des forces puiſſantes dans celles où il n'a point pénétré. Ces forces, qui peuvent être cent fois renouvellées, tombant ſur un ennemi qui s'affoiblit chaque jour par l'éloignement où il eſt de ſon pays, le culbutent & le chaſſent à la fin honteuſement. L'Etat étoit détruit s'il n'eût conſiſté que dans les parties de l'*Empire* dont l'aggreſſeur s'étoit emparé. Il eſt ſauvé: par ce qu'il lui reſtoit encore de grandes provinces qui ont fourni des troupes nombreuſes; parce que, maître encore d'un grand terrein, il y a trouvé des reſſources pour ſuſciter inceſſamment des obſtacles aux progrès de l'ennemi, & que l'aggreſſeur, arrêté par tant d'oppoſitions, a uſé ſa fortune & ſon pouvoir avant que l'attaqué ait été épuiſé.

Ainsi, pour qu'un Etat jouiſſe d'une proſpérité complette & durable, il faut qu'il ſoit vaſte.

Il eſt vrai que les avantages, attachés à la vaſte étendue d'un Empire, n'exiſtent, pour ainſi dire, qu'en germe dans ſon ſein, ſi l'efficacité d'une ſage conſtitution ne les fait point éclorre.

Il en eſt des plus vaſtes domaines comme du champ d'un ſimple particulier; *tant vaut l'homme*, dit-on, *tant vaut la terre*. C'eſt la conſtitution du gouvernement d'une nation qui fait les hommes ce qu'ils ſont; & ce ſont les hommes qui, ſelon leur *valeur*, réduiſent en acte, réaliſent les forces qu'une nation peut tirer de l'étendue de ſes poſſeſſions.

On a vu les plus grands Etats détruits par une poignée d'hommes. Cinq à ſix mille Tartares ont conquis la Chine; quatre à cinq cens Eſpa-

gnols ont exterminé les Péruviens & les Mexiquains ; trente mille Macédoniens ont renversé l'immense Empire des Perses. Quelle est la cause de ces événemens qui paroissent tenir du prodige ? l'inertie des principales facultés de l'ame & du corps, occasionnée dans les vaincus par le régime auquel ils obéissoient ; & le développement, l'activité habituelle de ces mêmes facultés, produits dans les vainqueurs par la maniere dont ils vivoient, ou dont ils étoient gouvernés.

Quelques auteurs prétendent que les grands Empires sont voués au despotisme par une suite nécessaire de leur étendue. C'est soutenir qu'un Empire ne peut jouir à-la-fois d'un vaste domaine & d'une bonne constitution de gouvernement. Car le despotisme est moins un gouvernement qu'une dévastation graduelle, une oppression continuelle.

L'IDÉE, que les grands Empires ne peuvent être gouvernés que despotiquement, semble beaucoup plus fondée sur l'exemple des grands Etats qui existent & qui ont existé, que sur une évidence bien manifeste qu'il y a nécessité que les grands Empires soient ainsi gouvernés. Pourquoi la grandeur d'un Empire ne pourroit-elle s'allier avec une autre constitution de gouvernement que l'autorité arbitraire? Tout dans un Etat dépend des loix qui y sont instituées. La force des loix, loin de s'affoiblir par le nombre de ceux qu'elles régissent, s'accroît par leur multitude. Une fois admises, elles s'emparent des opinions; elles subjuguent & le législateur & les sujets; & dominent comme des divinités invisibles avec un ascendant d'autant plus assuré, d'autant plus irrésistible, qu'il s'exerce sur une nation plus nombreuse.

POUR décider que telle ou telle con-

dition d'un Etat exclue néceſſairement une bonne conſtitution de gouvernement, il faudroit avoir épuiſé toutes les manieres dont on peut combiner les établiſſemens d'une bonne conſtitution, ſans en avoir trouvé qui s'adaptât à cette condition. Hé ! connoît-on aſſez la ſcience de conſtituer un gouvernement politique, pour décider qu'un grand Empire ne puiſſe avoir un bon gouvernement ?

Toutes les formes de gouvernement qui ont exiſté juſqu'ici ont été calculées pour de petits peuples ; & ſont devenues d'autant plus mauvaiſes, que dans l'origine elles étoient mieux conçues. Car l'effet de leur ſageſſe a été le progrès des nations qui vivoient ſous leur influence ; & ce qui convenoit à un peuple naiſſant ou foible, ne lui eſt plus propre quand il a pris un grand accroiſſement.

De-la vient que par-tout le droit

public eſt incertain, & que les loix fondamentales perdent de leur vigueur à meſure que l'Etat s'aggrandit. Les peuples ſuivent aveuglément d'anciennes erres que d'anciens ſuccès ont accréditées. Ils ne ſe doutent pas que les embarras ſucceſſifs, où ils ſe trouvent perpétuellement, proviennent de leur fidélité pour des maximes qui ne leur conviennent plus. On naît ſous un gouvernement tout établi. On ne ſonge pas à l'examiner, à le comparer avec les circonſtances qui ſont ſurvenues; & la ſcience de la légiſlation fondamentales, c'eſt-à-dire, la ſcience la plus importante de toutes, ne profite pas des progrès de l'eſprit humain. Elle eſt encore chez preſque toutes les nations dans ſa premiere enfance.

Les raiſons ſur leſquelles le Deſcartes de la politique, M. de Monteſquieu, établit qu'un grand Empire ſuppoſe une autorité deſpotique dans ce-

lui qui gouverne, n'ont pas de ſolidité. Il ſeroit aiſé de les réfuter, & de démontrer, même par les faits, que le deſpotiſme n'eſt pas une ſuite néceſſaire de la vaſte étendue d'un Empire. Cette diſcuſſion, qui ſeroit longue, n'eſt pas de mon ſujet. Ce qu'on vient de dire ſuffit pour établir que ce n'eſt pas une contradiction dans les termes, que d'admettre un grand Empire bien conſtitué.

J'AI dit que, ſans le ſecours d'une conſtitution ſage, un Etat ne retire pas de ſes poſſeſſions le fruit qu'il peut en retirer. Mais, à quelque point que les avantages attachés à la vaſte étendue d'un Empire dépendent d'une bonne conſtitution de gouvernement, il faut convenir qu'ils ne ſeroient point produits dans un petit Etat par le mérite de la conſtitution, quelque excellente qu'elle fût.

LES meilleures loix, la plus habile

administration, ne rendront jamais un Etat ni pleinement florissant, ni certain de sa destinée, tant que son Domaine sera petit ou morcelé. Les révolutions qui surviennent chez ses voisins influent sur sa prospérité, sur son existence. Il suffit d'un effort de peu de durée pour l'asservir. Il est envahi, détruit en une ou deux campagnes. L'intempérie des saisons peut causer, par les maladies épidémiques & par la famine, des ravages irréparables, ou capables au-moins de l'abattre pour long-tems. La nature n'y a pas tout son jeu. Les sciences ni les arts soit de la paix soit de la guerre, ne s'y élevent jamais à la perfection, & même ne s'y multiplient point.

L'EXEMPLE des Grecs, qui nous servent encore de Maîtres dans tant de choses, ne combat point cette these. Les Grecs étoient à la vérité partagés en petits Etats. Mais ces

Etats, la plûpart réunis ſous l'autorité des Amphyctions en un ſeul corps politique, tous liés les uns aux autres par l'identité du langage, de la Religion, par une idée de confraternité, communiquoient inceſſamment entre eux, d'autant plus que preſque tous étant ſitués près ou le long des côtes de la mer, la navigation leur en donnoit la facilité. Ils ne formoient réellement, à bien des égards, qu'un même peuple très-nombreux dont les poſſeſſions s'étendoient depuis la Sicile & l'Italie juſqu'aux côtes de l'Aſie. C'en eſt aſſez pour expliquer les progrès de cette nation célebre dans les arts & dans les ſciences.

L'Italie, à qui l'on doit la renaiſſance des lettres & des beaux arts, & qui les a cultivés avec tant de ſuccès, eſt à-peu-près dans le même cas que la Grece.

Un petit Etat abſolument détaché,

& ne faiſant corps avec aucun autre ; mais placé près d'un grand Etat, peut ſe diſtinguer en profitant des découvertes & des lumieres de ſes voiſins. Il n'en eſt pas pour cela moins vrai que le développement de l'intelligence & le perfectionnement des arts dépendent de la communication fréquente d'un très-grand nombre d'hommes entre eux ; & que cette communication ne peut avoir lieu, avec une efficacité complette, que dans un grand Etat ou parmi des hommes en grand nombre, qui, quoique partagés en ſociétés particulieres, ne laiſſent pas d'avoir aſſez de rapports communs pour ne former en quelque ſorte qu'un ſeul & même peuple qui occupe beaucoup de pays.

L'Europe ni même l'Aſie ne ſçauroient fournir d'exemple concluant contre cette opinion. Les peuples policés ont trop de liaiſons enſemble pour que les lumieres d'une nation ne

s'étendent

s'étendent pas ſur une autre. On n'appréciera bien le ſentiment, qu'on établit ici, qu'en ſéparant par l'imagination un Etat de tout ce qui l'entoure ; & qu'en le ſuppoſant parfaitement iſolé. On concevra ſans peine alors qu'une nation, qui n'occupe qu'un petit terrain, doit s'anéantir avec le tems, ou reſter éternellement dans la foibleſſe & dans une ſorte d'abrutiſſement.

« Elle doit s'anéantir » : parce qu'elle n'a ni défenſes ni reſſources contre les fléaux du ciel, dont aucun canton n'eſt exempt dans une longue ſuite d'années. Si par hazard elle ſe conſerve : « elle doit reſter dans la foibleſſe & » dans une ſorte d'abrutiſſement » : voici pourquoi. Un petit Pays n'a pas beaucoup de productions de différente eſpece. La nature n'y eſt pas variée. Outre cela la population n'y ſauroit être conſidérable ; & parmi un petit nombre de perſonnes, il ne peut y

avoir un grand nombre de diverſes ſortes d'eſprits. Il ne peut non plus ſortir un grand nombre d'idées d'un petit nombre de têtes. Or, c'eſt la variété des objets qu'on a ſous les yeux & des phénomenes dont on eſt témoin ; c'eſt le ſecours mutuel que les diverſes ſortes d'eſprits ſe prêtent & le concours d'une multitude d'idées, qui conjointement operent le développement & les progrès de l'eſprit humain.

AJOUTEZ à cela que la néceſſité de pourvoir aux beſoins de la vie, difficile à ſatisfaire dans une grande ſociété, aiguillonne l'eſprit, en accélere les productions, & toujours avec d'autant plus de force que les ſociétés ſont plus nombreuſes, parce qu'alors la concurrence dans tous les genres étant plus grande, il faut plus d'efforts pour obtenir l'objet de ſes deſirs. C'eſt ainſi que les animaux qui ne ſont point chaſſés, & qui vivent ſans inquiétude, ſont

ſtupides ; au lieu que les animaux de la même eſpece, qui ſont chaſſés, imaginent des ruſes, prennent des précautions, acquierent en quelque ſorte de l'eſprit.

Les faits s'accordent là-deſſus avec le raiſonnement. Les petites iſles éloignées de tout continent ſont toutes déſertes. Dans celles qui ſont plus grandes, où l'eſpece humaine s'eſt conſervée ſans pouvoir multiplier beaucoup, les hommes méritent à peine qu'on les diſtingue des brutes. Dans les grands continents, par-tout où les naturels vivent de chaſſe, de pêche, en un mot de recherche, genre de vie qui ne permet pas à un grand nombre d'individus d'habiter le même canton, ils ſont preſque ſans idées. Quand on a pénétré dans le nouveau monde, on n'a vû des commencemens d'arts, des notions d'ordre, quelques connoiſſances, que chez les Peuples qui, placés ſur un ſol

fertile & très-vaste, avoient pris goût à la culture des terres, & qui, ayant par-là des vivres en abondance, étoient devenus très-nombreux.

Les principes de l'économie politique, dont le corps forme ce que l'on appelle la constitution d'un Etat, ont une vertu fécondante qui fait éclorre toutes les possibilités de la nature; & qui, agissant sans cesse sur ce qu'elle a engendré, fait que ses productions se multiplient les unes par les autres, & qu'elles deviennent causes de mille productions d'espece différente. Mais cette vertu ne déploye son énergie qu'autant que le pays sur lequel elle agit en est susceptible par son étendue & par la qualité de son sol, c'est une étincelle qui enflamme un grand bûcher, ou qui s'éteint faute de matiere.

La bonté de la constitution du gouvernement peut cependant faire qu'un petit Etat, environné de nombreux voi-

ſins dont il tire parti, jouiſſe d'une certaine opulence; qu'il recule ſucceſſivement ſes limites, & les porte au loin à la faveur de conjonctures heureuſes; mais ce ſera ſeulement lorſqu'il aura acquis une grande étendue, que ſon ſort ſera véritablement fixé, & que ſa proſpérité ſera parfaite & conſtante: s'il continue d'être bien conduit.

Un grand Empire bien ramaſſé, d'une ſeule piece pour ainſi dire, ayant une bonne conſtitution, & par conſéquent étant habituellement bien adminiſtré, ne peut être conquis ni même entamé. Les ſciences & les arts y fleuriſſent. Les eſprits y ſont éclairés. L'induſtrie s'y exerce ſur les terres & ſur les produits de toute nature. L'effort de tant de travaux dirigés avec intelligence enfante inceſſamment l'abondance, les commodités, les plaiſirs, la puiſſance. Cet Empire eſt heureux au

dedans, redoutable au dehors; &, comme nulle force étrangere n'eſt capable de le renverſer, ſa proſpérité eſt auſſi ſolide que complette.

CONCEVEZ un petit Etat, & concevez-le auſſi bien gouverné que ce grand Empire. Comparez-les enſemble. S'agit-il de guerre? Quel appareil du côté du grand Empire! Que de machines, de troupes, de munitions! Que d'art, de moyens, de reſſources! Au contraire, que de foibleſſe du côté du petit Etat! Il eſt à la merci de l'autre. Enviſageons-les dans la paix. Le grand Empire étale un vaſte ſpectacle où l'on découvre en mille ſcênes différentes les prodiges du génie: édifices magnifiques, découvertes des hautes ſciences, chefs-d'œuvres des beaux arts, ouvrages immenſes en canaux, en chemins, qui paroiſſent ſurpaſſer les forces humaines. On y voit une multitude innombrable de gens qui

vivent commodément dans l'abondance au milieu des agrémens de la vie, & à qui des jouiſſances variées à l'infini, offrent leurs douceurs : tout-à-la-fois aiguillon & délaſſement des travaux. Le petit Etat ne préſente qu'un aſpect dénué d'éclat; un peuple dont les jouiſſances ſimples, bornées au néceſſaire, ſont le fruit de l'attention, de la peine & de l'épargne. La conſtitution eſt également bonne dans ces deux Etats. Tous deux ſont au comble de proſpérité où dans leur ſphere ils puiſſent atteindre. Cependant quelle différence dans leur ſituation !

Il faut donc pour qu'un Etat jouiſſe d'une proſpérité complette & durable, non-ſeulement qu'il ait une bonne conſtitution, mais encore une vaſte étendue.

Il ne ſuit pas de ce ſyſtême qu'un Etat doive ſans ceſſe tendre à s'aggrandir, & que l'ardeur des conquérans,

qui, comme Alexandre, trouvent la terre trop petite pour ſatisfaire leur ambition, ſoit juſtifiée par la politique. Tout a des bornes : & ces bornes ſont marquées dans chaque choſe par l'objet même de la choſe. Quel objet rend une vaſte étendue intéreſſante pour un Empire ? C'eſt ſa conſervation & ſa proſpérité. Comment la grandeur de l'étendue opere-t-elle ces effets ? C'eſt comme on vient de le dire ; 1°. d'une maniere directe, par la quantité de productions diverſes qu'elle peut donner, par le nombre d'hommes qu'elle peut par conſéquent nourrir, pourvoir ; & d'une maniere indirecte, par le perfectionnement des arts, la multiplication des connoiſſances & le progrès des lumieres dans tous les eſprits : circonſtances qui naiſſent ſeulement de l'exiſtence d'un grand nombre d'hommes raſſemblés & pourvus abondamment de matieres de toute nature. 2°. En réduiſant à des calamités paſſa-

geres & bientôt réparées, les malheurs d'une guerre, les désastres de la contagion & de la stérilité qui causeroient l'entiere ruine d'un petit Etat.

L'OBJET est donc rempli, & par conséquent l'Empire est assez vaste; lorsque par son étendue il ne peut pas craindre, à en juger par les évenemens connus jusqu'ici, qu'un volume d'air infecté qui apporte une épidémie mortelle, couvre jamais à la fois une partie considérable de ses domaines; ou que la stérilité frappe jamais en même tems un assez grand nombre de ses provinces, pour que les provinces épargnées ne puissent suffire aux besoins de celles qui seroient maltraitées; ou enfin que, si, dans les premieres campagnes d'une guerre, ses ennemis, par une suite des variations ordinaires de la fortune, lui ont enlevé du terrein : l'Empire ne se trouve plus des possessions assez grandes pour être en état d'opposer une

nouvelle résistance & d'attendre de meilleurs succès.

UN Empire dont l'étendue est dans les proportions qu'on vient d'énoncer, & qui joint au bénéfice de son étendue celui d'une constitution bien combinée, se suffit à lui-même, ne dépend que de lui. Il ne craint ni les malheurs de ses voisins ni leur bonheur. Il souhaite même leur prospérité. Les fléaux les plus terribles ne lui portent point d'atteintes irréparables. Si quelque chose peut durer toujours, il doit être éternel.

C'EST-là véritablement un Empire : & c'est seulement dans un tel Etat que le développement naturel des effets de l'économie politique s'opere entierement. Le physique dans les petits Etats ne peut répondre à toute l'action des principes d'une bonne économie. Cette action est gênée par l'influence des relations qu'ils ont avec leurs voisins. Ainsi, quand on veut raisonner en général sur

les matieres d'économie politique, il faut indiſpenſablement les enviſager ſous le rapport qu'elles ont avec les intérêts d'un grand Empire. Autrement on les juge mal. Puiſque, toute idée générale ne pouvant porter, pour être bien fondée, que ſur le cours naturel des choſes en pleine liberté, c'eſt ſeulement dans les Etats d'une grande étendue que les principes de l'économie politique, ne rencontrant point d'obſtacle ni dans le ſol ni dans les circonſtances du dehors, peuvent avoir un libre & plein effet.

On ne peut ſe décider ſur la qualité d'un ſyſtême politique en lui-même, que par l'influence de ce ſyſtême ſur un grand Empire. La ſpéculation ni même la pratique ne fourniſſent pas de motifs ſuffiſans pour conclure d'une maniere abſoluë pour ou contre une maxime appliquée au gouvernement d'un petit Etat. Quelque avanta-

geuſes ou deſavantageuſes qu'en ſoient les ſuites dans ce petit Etat, on doit la ranger dans la claſſe des cas particuliers : & non en former une regle générale ; juſqu'à ce qu'appliquée au gouvernement d'un grand Etat, elle ait été reconnue pour bonne ou pour mauvaiſe, ſelon le bien ou le mal qu'elle y produiroit.

L'EXAMEN des principes qui conviennent à un petit Etat, exige que l'on donne autant d'attention à ſes relations qu'à la nature même des objets que l'on examine ; & l'on ſe détermine dans ſon adminiſtration moins par la vue du mieux intrinſeque que par la vue du mieux relatif que ſa poſition comporte. Chaque Etat de cette eſpece demande un ſyſtême propre, accommodé ſpécialement à ſes circonſtances, & mobile au gré des évenemens.

POUR établir ſur un ſujet quelconque une façon de penſer invariable, il faut le

dépouiller des circonſtances acceſſoires, & s'arrêter ſeulement ſur ſes proprietés eſſentielles. A ce titre, pour approfondir une queſtion d'économie politique, & la réſoudre en un axiome certain, on voit qu'il eſt néceſſaire d'en conſidérer le ſujet par rapport à ſes effets ſur un grand Etat puiſſant par ſon propre territoire, indépendant de tout, & où l'entendement n'ait à conſulter que le fond même des choſes.

Le vrai moyen d'apprécier exactement le Luxe, eſt donc d'en obſerver les conſéquences dans un grand Etat. C'eſt-à-dire de le conſidérer en lui-même dans ſes effets naturels, tels qu'ils ſe ſuccedent dans les ſociétés politiques : lorſque les hommes & les choſes ſont comme la nature les fait le plus communément, & que nulle circonſtance particuliere, ſoit morale, ſoit phyſique, n'altere le cours de ces effets. Le Luxe ſera examiné dans le préſent écrit ſous ce point

de vue. L'espece de la question en fait une loi, & c'est une satisfaction, un juste motif d'encouragement pour un François, en traitant en général une matiere d'économie politique, de sentir que les résultats de son travail s'appliqueront directement à l'Etat dont il fait partie. Car l'étendue de la Monarchie Françoise la met sans doute au nombre des grands Empires.

CHAPITRE II.

La grande étendue d'un Etat opérant sa prospérité, à la faveur des vrais principes de l'économie politique, principalement par les productions que le travail peut tirer d'un grand territoire, le premier objet du Législateur doit être d'encourager le travail. Le goût du Luxe est le ressort qui répond le plus efficacement à cette vue : lorsque la sureté personnelle & celle de la propriété des biens est solidement établie.

LA grande étendue d'un Empire étant le principal fondement de sa puissance & de sa prospérité ; & la grande étendue n'étant essentiellement la base de la puissance & de la prospérité d'un Empire, que par la quantité de productions diverses que le travail peut en tirer, l'intérêt le plus pressant d'un grand

Empire eſt évidemment d'animer ſes ſujets au travail.

La nature facilite cet objet par la diverſité qu'elle a miſe dans ſes productions, par les beſoins qu'elle a donnés à l'homme, par l'intelligence dont elle l'a doué, & par le goût qu'elle lui inſpire pour toutes les ſortes de jouiſſances analogues à ſon être.

Cela poſé, le Légiſlateur, après avoir aſſuré au travailleur de la maniere la plus ſacrée la jouiſſance pleine du fruit de ſes idées & de ſon travail, doit pour premiere regle laiſſer l'eſſor le plus libre à l'induſtrie du travailleur & à la fantaiſie du conſommateur, ſans autre reſtriction que de borner en certains cas mûrement peſés & plus rares qu'on ne le croit communément, les achats de production étrangere.

Voyons ce qui doit réſulter de cette maxime, & pour en apprécier les

les effets dans un Empire, transportons-nous aux premiers tems où la réunion d'un grand nombre de petites nations, auparavant éparses & sauvages, auroit commencé à le former, comme on en a l'exemple dans celui des Incas.

On s'occupe d'abord dans cet Empire de pourvoir aux premiers besoins. C'est pour cet objet que l'industrie s'éveille. L'assurance de jouir du fruit de son intelligence & de ses sueurs anime le travail, & bientôt on a d'abondantes provisions. Bientôt aussi le cultivateur intelligent & laborieux, qui recueille sur ses champs d'amples moissons de diverses sortes, regorge de denrées. Il en possede au-delà de ce que les besoins simples de la vie en demandent pour sa famille & pour lui. Il n'a presque point encore donné d'extension à ces premiers besoins. Son activité va donc se

ralentir. Il bornera ses soins à une moindre production pour ménager ses peines, & pour n'avoir point autour de lui des amas inutiles.

CERTES l'assurance pour chacun de conserver le prix de son labeur est une condition capitale, sans laquelle toute émulation s'éteint. Mais il est une autre condition également capitale, sans laquelle l'émulation ne naît pas. C'est l'espérance en travaillant d'obtenir un produit qui satisfasse. L'homme refuse ses efforts & son industrie lorsqu'il n'espere pas en retirer un salaire qui lui convienne ; comme lorsqu'il craint qu'on ne lui enleve le fruit de ses peines. Ces deux cas sont les mêmes pour lui. Il ne travaille que pour jouir.

CE sont les arts qui par leurs productions peuvent seuls offrir au travail une récompense qui l'excite. Un Empire naissant, tel que celui que nous

ſuppoſons, n'a point cette reſſource. Il ne connoît qu'un petit nombre d'arts groſſiers dont le ſecours ne s'étend qu'aux choſes les plus néceſſaires. Les arts n'écloſent point en foule. Ils s'engendrent les uns des autres avec le tems & au ſein d'un commencement d'abondance qu'ils augmentent à leur tour. Il faut les attendre. Juſque là l'émulation, manquant d'un attrait aſſez puiſſant, n'a point toute ſon intenſité.

Le cultivateur ne trouvant point à échanger ſes grains, ſes beſtiaux ſuperflus contre des jouiſſances quelconques qui le dédommagent de ſes ſoins, Nul doute que, ſurchargé de ſon abondance, il ne préfere les douceurs du loiſir à la vie active que demandent des entrepriſes étendues. Il diminuera ſes cultures, ſes nourriſſages, tous ſes travaux. Dès-lors le jeu de la machine politique n'augmente plus. L'Etat demeure

bien en deçà du degré de puissance & de prospérité où il peut parvenir.

Le Gouvernement vient au secours de la société. Il entreprend des ouvrages publics qui, requérant beaucoup de bras, font naître une multitude de consommateurs utiles. Il pourvoit à la sureté des frontieres, en fortifiant les lieux convenables suivant la mesure des connoissances dont il peut faire usage. Il s'occupe de faciliter les communications, en construisant des chemins, des canaux. Il éleve de vastes édifices où l'utilité le demande. Il forme des établissemens nécessaires au bien commun.

Chaque chef de famille est imposé, selon les terres qu'il possede, pour sa cote part dans la contribution générale à la dépense qu'entraîne l'exécution de ces projets. L'espérance des fruits, que ces dépenses bien dirigées doivent rap-

porter, empêche le laboureur de regretter ce qu'il lui en coûte. Il continue avec ardeur ses opérations rurales. Il augmente ses défrichemens.

Mais enfin les canaux, les chemins, les fortifications, les édifices, les établissemens publics, tous ces objets ont des bornes. D'ailleurs on suppose ces entreprises conçues avec sagesse, exécutées avec économie, sans quoi, loin d'être un aiguillon à l'émulation, elles l'étoufferoient entierement, en ne laissant plus voir les impositions qu'elles occasionneroient, que comme des spoliations. Car, on l'a dit, il n'est point dans le caractere de l'homme de se livrer au travail, dès qu'il imagine que ses peines ne tourneront point à son profit.

Si ces entreprises ont été sagement conçues & sagement conduites, dès-lors on voit éclater les bons effets qu'on

s'en promettoit. Le travail, à l'abri de toute incursion de la part des étrangers par la sureté établie sur les frontieres, n'est nulle part interrompu. La facilité du transport multiplie les débouchés. Elle augmente la consommation, en facilitant les échanges. Qu'arrive-t-il? La production étant par-là vivement encouragée, on éprouve de nouveau une abondance excessive qui embarrasse. L'ardeur diminue; & par une suite du principe incontestable que les hommes n'aiment point à se fatiguer sans dédommagement, l'on resserre la production dans les bornes de la consommation.

Les besoins naturels de l'homme consommant moins que son travail ne peut produire, & l'impulsion donnée par les entreprise de l'Etat cessant avec l'achevement de ces entreprises; voilà donc, si d'autres ressorts ne soutiennent

point l'activité, les progrès de l'Etat arrêtés pour toujours, quoique ses progrès puissent être portés beaucoup plus loin.

L'ETAT devroit même en peu de tems descendre du point où l'exécution de tant de travaux l'avoit élevé. Car, les ouvrages entrepris étant achevés, les consommations de tous genres qu'exigeoit leur confection, cessent aussitôt; & comme il n'y auroit plus lieu à employer le même nombre d'hommes ni la même quantité de matieres, le Gouvernement n'auroit plus de motifs pour continuer les mêmes impositions. Il les supprimeroit. Il ne pourroit les continuer sans porter les sujets au soulevement ou au découragement. Ainsi chaque cultivateur réduiroit ses opérations en proportion de la remise qui lui seroit faite. La production par-là devenant moindre, la population déchéroit pareillement.

Mais au milieu des mouvemens d'un grand peuple occupé ſans ceſſe, la liberté la plus pleine laiſſée à l'induſtrie du travailleur & à la fantaiſie du conſommateur ; l'aſſurance la plus ſolide donnée à la propriété du fonds & du revenu ont produit leurs fruits naturels. L'eſprit s'eſt développé. Les arts ſe ſont multipliés : ils ont animé tous les goûts. Par-là ayant ouvert un débit ſans bornes, ils ont donné lieu au travail de ne ſe pas borner, & de porter juſqu'au dernier terme la proſpérité de l'Empire, qui, aſſiſe ſur ce fondement, eſt déſormais immuable : ſi la conſtitution du Gouvernement n'a pas des vices capables de l'altérer.

Les arts, ſoit utiles, ſoit frivoles, créent ſans relâche des jouiſſances variées qui ne durent pas toujours, & dont la plûpart ceſſent preſque en même tems qu'on les paie. Ces jouiſſances

ſont telles que le deſir qu'elles inſpirent ſe renouvelle auſſitôt qu'elles finiſſent. Elles deviennent une ſorte de beſoin qu'on ſatisfait avec empreſſement : parce que flattant les ſens ou l'eſprit, apportant mille agrémens, mille commodités dans la vie, elles rendent l'exiſtence plus douce ; & comme les choſes qui procurent ces agrémens, ces commodités, s'uſent à meſure que l'on jouit, on eſt contraint, pour continuer de jouir, de ſe mettre en état par le travail de les acquérir de nouveau.

De-là une émulation toujours ſoutenue ; de-là une abondante production de ſubſtances & de formes ; de-là une nombreuſe population. L'enchaînement de ces effets amene l'opulence, la force, en un mot, la félicité durable d'un Empire. Ces effets ont toujours lieu lorſque l'action du Gouvernement n'en interrompt point le développement ſucceſſif.

L'OPULENCE résulte de cet enchaînement d'effets par la quantité de matieres qu'il fait naître ; la force, par cette même quantité de matieres, par le nombre d'hommes que cette quantité de matieres peut maintenir, enfin par les arts & par les connoissances que tant d'hommes possedent. Les arts, les connoissances augmentent presque à l'infini les services que l'on tire des hommes & des choses ; & s'appliquant également aux travaux de la guerre & aux douceurs qu'on recherche dans la paix, ils font le bonheur d'un peuple, en même tems qu'ils en font la puissance.

QU'ON admette la marche qui vient d'être décrite (on ne peut raisonnablement la rejetter), il s'ensuit nécessairement que l'Empire que nous supposons, doit sa prospérité à la pratique de la maxime qu'il faut laisser à l'industrie du travailleur tout son essor, & à la fantaisie du consommateur une entiere liberté de se satisfaire.

CETTE maxime n'admet aucune exception par rapport aux objets de production nationale. Elle s'étend pareillement aux objets de production étrangere, toutes les fois qu'ils ont une utilité réelle que l'on ne peut par aucune industrie tirer des productions de son propre territoire; & l'on ne doit établir de restrictions qu'après beaucoup d'examen à l'égard même des choses frivoles qui viennent du dehors.

LES jouissances diverses, que cette liberté procure, sont bien éloignées d'être de nécessité, même lorsqu'elles consistent en des commodités réelles; encore moins lorsqu'elles consistent en de simples agrémens ou en des satisfactions de pur caprice. La nature de l'homme les comporte; mais elle n'en a pas besoin. Ces jouissances sont du Luxe. Le goût du Luxe est donc un ressort essentiel, sans lequel un grand Empire ne peut jouir d'une prospérité complette

& durable. Par conſéquent ce goût ne doit être en aucune maniere réprimé : tant qu'il n'a pour objet que des choſes nationales ; & ne doit être reſtraint qu'avec la plus grande circonſpection : lorſqu'il a pour objet des choſes de production étrangere.

CHAPITRE III.

L'HOMME est constitué de maniere à pouvoir subsister des productions spontanées de la terre. Cependant le goût du Luxe est de l'essence de l'homme. Sans ce goût les sociétés ne fleuriroient & n'existeroient même pas. Développement de cette vérité.

CE que nous appellons aujourd'hui l'étroit nécessaire est composé de beaucoup de superflu, que nous regardons comme indispensable par l'habitude d'en user. Si l'homme eût voulu se réduire au simple soutien de son corps, la nature ne l'a pas plus maltraité que les brutes. Il eût vécu comme elles des productions spontanées de la terre. Il existe encore, au rapport des voyageurs, dans les déserts de l'Afrique & de l'Amérique, quelques petites hordes d'humains, qui, sans prévoyance,

ſans vêtemens, ſans habitations, ſubſiſtent comme les oiſeaux du ciel par le bienfait de la Providence. Les Negres de la Guinée, pluſieurs Peuples du nouveau Monde, peu éloignés de ce premier Etat, offrent une preuve ſenſible que, ſi le concours des arts eſt néceſſaire pour la grande multiplication des individus, ce même concours eſt inutile pour la conſervation de l'eſpece.

Le goût du luxe eſt néanmoins de l'eſſence de l'homme. Son intelligence lui dicte de chercher ſon bien être. Eh! à quel autre uſage pourroit-il vouloir appliquer ſon intelligence! Sans l'idée d'améliorer ſa ſituation il ne ſe donneroit pas la peine de penſer. Ce ſeroit en pure perte qu'il auroit reçu le don de l'entendement. Il languiroit dans l'engourdiſſement, occupé momentanément du beſoin qui le preſſeroit; & cet être, deſtiné par la nature à s'unir avec ſes ſemblables pour coopérer avec elle

à l'embelliſſement de la terre, traîneroit ſes jours ſolitairement, confondu dans les forêts avec le reſte des animaux.

Les vues de la création ſont aſſurées par des meſures infaillibles. Elles s'effectuent immanquablement. Si l'homme, quoiqu'abandonné à lui-même au milieu de circonſtances défavorables qui affoibliſſent ou qui arrêtent l'eſſor de ſon eſprit, eſt encore en état d'entretenir ſa vie, ſans autre ſoin que celui d'aller chercher les ſubſiſtances répandues autour de lui; c'eſt l'effet des ſoins prévoyans de la Sageſſe éternelle, qui a voulu pourvoir, contre tout événement, à la conſervation de l'eſpece humaine. Mais, ſi d'un côté la faculté de ſubſiſter des dons ſpontanés de la terre peut lui ſuggérer l'idée de reſter dans la ſolitude, d'un autre côté l'Auteur de tout ce qui reſpire ne lui a pas laiſſé la liberté de ſe ſouſtraire à ſa vraie

destination. L'intelligence active & la perfectibilité dont l'homme est doué, ne lui permettent pas de se renfermer dans la sphere étroite de l'absolu nécessaire. Il ne dépend point de lui de ne pas vouloir ses avantages : lorsqu'il apperçoit le moyen de se les procurer. Ses premiers essais lui ont fait sentir le besoin de se réunir avec d'autres hommes : ainsi les sociétés se sont formées.

COMME le goût du superflu, ou si l'on veut d'une vie plus commode que la nature ne la donne, est le mobile qui a formé les sociétés ; il en est l'ame & le soutien. Plus ce goût est vif, plus les hommes s'évertuent pour tirer parti d'eux-mêmes & des choses qui les environnent. L'esprit s'aiguise. Les moyens de chaque individu augmentent ; & ce sont les moyens des particuliers qui font le nerf du corps national.

QUELLE force auroit une société de Sauvages nuds, reposant sous des halliers, vivant au jour le jour de chasse & de fruits agrestes, changeant de demeure à mesure qu'ils épuisent un canton, ne possédant rien au-delà de leur corps qu'un arc, des fleches, un casse-tête, & n'ayant que le tems de vaquer à la recherche de leur subsistance ?

UNE pareille société ne peut même avoir l'avantage d'être nombreuse. Car la façon de vivre des individus, qui la composent, exige un grand terrein. Or, indépendamment de ce que la fatigue & la disette de nourriture, que l'on éprouve presque continuellement dans ce genre de vie, s'opposent naturellement à la population, il est sensible que, si les familles grossissent, elles sont contraintes de se séparer à de grandes distances pour trouver leurs provisions; & que, bientôt devenues enne-

mies par leur concurrence sur un objet aussi essentiel que la subsistance, elles s'entre-détruisent avec acharnement. C'est le tableau que nous présente l'histoire du nouveau Monde.

CEPENDANT le Sauvage qui se sert d'un arc sort déja des premieres limites de la nature. Cet instrument est une commodité par laquelle il étend son pouvoir primitif, & facilite l'exécution de ses desseins. C'est une espece de luxe. Ce Sauvage, par sa seule personne, suffisoit à ses besoins *avant qu'il eût un arc*. Celui, qui emploie une voiture bien suspendue pour se transporter sans fatigue où ses affaires l'appellent, fait une chose du même genre que celui qui emploie une arme pour atteindre sa proie, sans se donner la peine de courir après.

LES seules sociétés d'hommes en Amérique, qui méritent par leur nombre le nom de nations, sont celles qui

ont quitté la chasse pour cultiver, ou qui ont joint à la chasse au-moins des commencemens de culture; qui se sont fait une habitation fixe, & qui pratiquent quelques arts; c'est-à-dire, *qui* se sont occupées de rendre leur vie plus douce, plus agréable. Ces nations ont détruit ou repoussé au loin les Sauvages ambulans qui les environnoient. Les Iroquois en fournissent un exemple assez remarquable. Cette nation n'étoit qu'une petite horde vagabonde lors de la premiere découverte du Canada, par Jacques Cartier, en 1534. Depuis qu'elle s'est adonnée à cultiver quelques champs de maïs, elle est venue à bout d'exterminer à deux cens lieues autour d'elle tous les Sauvages qui n'étoient que chasseurs.

Les Iroquois ont vu leur population & leur pouvoir s'accroître à mesure que, par leur communication avec les Européens, ils ont pris plus de connoissan-

ce des arts, & plus de goût pour les commodités de la vie.

Les effets du goût d'une vie commode, agréable, ſur la puiſſance d'une nation, ſe font ſentir d'eux-mêmes quand on veut bien y réfléchir.

Dès qu'une fois une ſociété de quelques hommes, las d'errer & de n'avoir d'autres retraites que des repaires formés par des buiſſons, imagine de ſe conſtruire des cabanes pour mieux ſe défendre des injures du tems, & fixe par conſéquent ſon ſéjour; on voit que de cette premiere idée de commodités il doit en éclorre mille autres. Le même penchant, qui a produit la premiere, porte à les ſaiſir toutes. Comme on peut ſerrer, on veut amaſſer des proviſions. On multiplie autour de la cabane les grains, les plantes propres à ſervir d'alimens. On éleve diverſes ſortes d'animaux qui ſecondent l'homme dans ſes travaux, & dont il ſe nourrit.

En cet état les subsistances abondent. Les hommes sont plus sédentaires : ils ont du loisir : ils communiquent beaucoup ensemble. Ils se donnent mutuellement des idées ; & ce qu'ils possedent déjà leur fournit le moyen d'exécuter leurs idées. Les familles augmentent par une suite de leur aisance. Comme le territoire ne leur manque point, la société s'accroît incessamment. Chacun, toujours animé par cet instinct, enfant de la raison, qui nous porte à chercher notre bien-être, applique son génie à faciliter ses travaux. Les découvertes de quelques-uns tournent au profit de tous. A l'aide de ces inventions, le travail d'un petit nombre d'hommes suffit aux premiers besoins d'un tres-grand nombre.

Ces hommes, inutiles aux travaux de la terre, ne veulent pas s'écarter pour chercher de nouvelles terres à défricher. Attachés par l'amour que tout

ce qui reſpire éprouve pour le lieu de ſa naiſſance ; attachés par les liens de l'amitié, de la parenté, de l'habitude, ils reſtent au milieu de leurs freres ; & ils cherchent dans leur propre induſtrie les moyens de payer leur ſubſiſtance.

CES nouvelles productions augmentent le luxe ; & le luxe à ſon tour les augmente. La population ſe ſoutient par ſon influence, & s'accroît. La culture s'étend ; les arts ſont encouragés.

CETTE ſociété, d'abord foible & vraiment miſérable, préſentement un peuple nombreux, jouit d'une vie douce, paiſible, abondante. Chaque famille tranquille près de ſes foyers, acquiert, au prix d'un travail modéré, de quoi ſatisfaire à ſes beſoins avec une ſorte de délicateſſe ; & peut encore conſacrer des jours entiers au repos & à la récréation. Au milieu de la proſpérité générale, quelques particuliers plus ac-

tifs, plus intelligens que les autres, ou ſeulement plus favoriſés par les circonſtances, accumulent de grandes richeſſes. Les ſalaires, qu'ils ſont en état de donner, excitent l'émulation des claſſes induſtrieuſes. On invente, on perfectionne pour eux. Ils profitent de ces recherches & vivent dans les délices.

Leur bonheur ne ſe concentre point en eux. Les inventions, qu'ils ont payées cherement, deviennent des pratiques communes. Toute la ſociété s'en reſſent par dégrés. Les arts, qui naiſſent ou ſe perfectionnent à la faveur des dépenſes que les groſſes fortunes permettent de faire, décuplent les forces de l'Etat en fourniſſant des méthodes, des inſtrumens, des machines, des inventions de toute eſpece. Car les ſatisfactions du luxe s'operent par le concours d'une infinité de métiers divers, dont l'uſage s'applique au néceſſaire comme à

l'agréable. Telle pratique, qui n'a eu dans ſon origine que l'amuſement pour objet, eſt employée enſuite comme moyen dans une entrepriſe ſérieuſe. Les arts empruntent les uns des autres, & s'éclairent mutuellement. L'art de la guerre, par exemple, profite de preſque tous les arts de la paix. La Danſe a donné l'idée de faire marcher les ſoldats en cadence, pour aſſurer leur enſemble. La Muſique & les inſtrumens, d'abord inventés pour les fêtes & pour le plaiſir, ſervent depuis long-tems pour animer le courage des troupes & pour régler leurs mouvemens.

Une nation, qui, ſe bornant aux premiers préſens de la nature, vit nue, ſans retraite fixe, ſans culture, reſte à jamais, tant qu'elle exiſte, dans le même état de foibleſſe, d'indigence & de ſtupidité. Une nation, qui, plus active, s'induſtrie pour améliorer ſa ſituation, ne ceſſe de croître en force, en

opulence, en lumieres : tant que des causes morales n'arrêtent point ses progrès. Tel est l'ordre physique, ordre facile à comprendre. La terre ne refuse ses trésors à aucun de ses enfans. Il ne s'agit que de les découvrir. Celui, qui les recherche avec un travail plus assidu, en profite davantage que celui qui ne fait aucun effort. Les Sauvages, qui, par indolence ou par d'autres raisons indifférentes à la question présente, ne sortent pas de l'état primitif, consomment chaque jour le fruit de la peine qu'ils se donnent chaque jour. Au bout d'une longue vie ils sont aussi dépourvus qu'au moment de leur naissance. En continuant de cette maniere, les siecles s'écouleront vainement pour leur race. Elle sera toujours telle qu'aux premiers jours du monde ; c'est-à-dire, très-misérable. Au contraire, les hommes, qui employent leur génie à trouver le moyen d'approprier à leur usage les choses qui les environnent,

ſe procurent chaque jour, pour ainſi dire, des biens nouveaux, durables & qui s'accumulent. Ils deviennent néceſſairement riches & puiſſans.

N'EST-IL pas évident que cette différence d'état entre les nations ſauvages & les nations civiliſées n'a d'autre cauſe que le deſir d'ajouter aux jouiſſances que la nature donne d'elle-même ? Cette obſervation fournit un raiſonnement tout ſimple.

L'IDÉE de ſe conſtruire une maiſon bien fermée, l'idée de cultiver des plantes nutritives, ſont des recherches conſeillées par cet inſtinct qui porte l'homme à profiter de ſon génie, en l'employant à ſe procurer des commodités. De ces premieres idées ont découlé mille autres idées par une ſuite du même principe. Toutes enſemble ont produit la formation des grandes ſociétés, & leur puiſſance. Or, les choſes d'un même genre participent des

mêmes qualités, & les mêmes qualités ont les mêmes effets. Donc, dès que l'idée de se construire une maison, l'idée de cultiver des plantes nutritives, sont des recherches de luxe relativement à l'état primitif où la nature nous place; & que le bonheur & la puissance des peuples ont été les suites de ces idées mises en pratique, il faut conclure que le même goût qui a donné ces idées, en s'étendant à plus d'objets, avance de plus en plus la prospérité d'une nation.

En effet, les lambris dorés, les bronzes, les porcelaines, ne sont pas plus des choses de luxe que des souliers. En Pologne, en Hongrie, les paysans ne portent point ordinairement de chaussure. Elle est pour eux de pure cérémonie, comme les gands blancs parmi nous. Les hommes & les femmes font de longs voyages nuds pieds dans les saisons mêmes où il y a de la neige sur la terre. Tout est relatif. Des sou-

liers, pour une personne qui n'est pas dans l'habitude de porter de chaussure, sont une superfluité très-embarrassante. Un vase précieux sur la cheminée d'un cabinet est une superfluité agréable. Les ornemens, dont les riches embellissent leur demeure, leurs habits, leurs ustensiles, sont moins des superfluités pour eux que la richesse, qu'ils y emploient, ne le seroit, s'ils n'avoient pas d'autres usages à en faire.

LES choses, que nous appellons commodes, utiles, le sont réellement. Cependant notre nature les demande si peu, quoiqu'elle s'en accommode très-bien lorsqu'elle y est accoutumée, que le premier usage d'un grand nombre de ces choses répugne à l'homme. Les Sauvages, qui essayent des habits par complaisance ou par curiosité, se hâtent de s'en dépouiller. Les vêtemens les gênent. Ils cedent à l'incommodité qu'ils en ressentent, avant d'a-

voir eu le tems d'en connoître l'utilité. Un besoin, que l'on a contracté par la facilité des premieres jouissances, engendre d'autres besoins, auxquels on ne s'assujettit d'abord qu'avec peine, & qui deviennent ensuite des habitudes impérieuses. C'est ainsi qu'aux nécessités primitives, auxquelles la nature nous a soumis, nous avons ajouté mille nécessités secondaires presque également urgentes. Ces besoins réels, quoique factices, nous font avec raison distinguer les choses, & les appeller utiles ou superflues, selon le rapport qu'elles ont avec nos besoins. Mais remontons aux tems où la terre entiere étoit le domaine de chaque homme ; & nous verrons que les choses, que nous rangeons aujourd'hui avec le plus de fondement dans la classe des choses utiles, ne sont véritablement que des choses superflues. Un arc, qui paroît si nécessaire au Sauvage, est, rigoureusement parlant, tout aussi superflu qu'un sopha. Combien l'espece humaine

n'a-t-elle pas ſubſiſté de ſiécles avant l'invention de l'arc, avant toutes ſortes d'inventions !

Les inventions des hommes n'ont jamais eu & n'auront jamais pour objet que la commodité ou l'agrément. L'Etre des êtres a pourvu au néceſſaire. Dès que de toute éternité le néceſſaire nous eſt donné, l'utile, que nous y ajoutons, n'eſt plus que le commode.

On conviendra que le commode & l'agréable ſont de la même cathégorie. Tous deux ſont des recherches de ſenſualité, de bien-être, de pur Luxe. Celui, qui, ne ſe trouvant pas bien couché ſur la dure, imagina le premier de treſſer une natte de joncs pour y prendre ſon repos, conſulta ſa délicateſſe, autant que celui qui depuis s'eſt composé un lit de duvet. Ils ont chacun fait uſage des matieres qui étoient à leur portée. Seulement les circonſtances n'ont pas permis à l'un autant

qu'à l'autre de remplir ſi bien ſon objet.

Si donc les inventions utiles & les inventions agréables partent du même principe, & ne donnent toutes à l'homme qu'un vrai ſuperflu ; ſi néanmoins celles de ces inventions qu'on nomme utiles, ont évidemment produit le bien des ſociétés : quoique, dans l'origine, ces mêmes inventions n'ayent eu pour objet que la commodité ou l'agrément ; il eſt à préſumer que les inventions, dont les fruits n'offrent point d'utilité ſenſible, pour parler notre langage actuel, mais ſeulement de l'agrément ou de la commodité, ont auſſi contribué, pour leur part, au bien des ſociétés.

L'utilité ou la ſuperfluité des choſes que les particuliers recherchent au-delà du néceſſaire, pour leur uſage & leur conſommation, ne doit aucunement entrer en conſidération, quand il s'agit d'apprécier, par rapport à la prof-

périté d'une nation, les effets des dépenses que tous ces objets supposent.

Celui, qui veut avoir le bijou le plus frivole ou le meuble le plus utile, ne peut acquérir l'un ou l'autre que par son travail, ou en payant le travail d'un ouvrier. S'il travaille lui-même la chose, soit utile soit frivole, qu'il veut avoir, il doit être précédemment pourvû de sa subsistance & des autres besoins. S'il emprunte la main d'un autre, il doit pourvoir de son côté à la subsistance & au reste des besoins de cet autre, ou lui donner un équivalent au prorata du tems que la chose exige. Dans les deux cas, il n'y a d'employés que du tems & des soins qui ne sont point soustraits au nécessaire. Les deux hahitans sont entretenus : les charges de l'Etat sont acquittées ; le produit de ce travail, soit dans un genre soit dans l'autre, augmente également la masse des richesses nationales. Les superfluités ont un

un prix comme les choſes utiles.

Bien plus: dans l'état actuel il réſulte preſque toujours d'un ouvrage frivole qu'un homme, qui n'auroit pas eu de quoi exiſter, exiſte; & qu'un autre homme a une jouiſſance qu'il n'auroit pas eue. Il réſulte encore du débit de cette bagatelle que l'ouvrier, qui l'a fabriquée, a les mains exercées; & qu'il a un talent qui d'un jour à l'autre peut être appliqué plus utilement. Le Bimblottier, qui fait des poupées de carton, fera demain, ſi l'on veut, des étuis, des boëtes de même matiere. Il la ſçait employer.

Supposons les ſuperfluités défendues ou ignorées; & ſuppoſons, ce qui eſt aujourd'hui bien éloigné de la réalité, que chacun ait la liberté de tirer de la terre ſes beſoins. Alors l'homme actif, qui, par le produit de ſon travail, ſeroit en état de ſe procurer des ſuperfluités, & qui n'eſt pas tenté d'autre choſe, ne

ſçachant que ſaire du fruit de ſes peines, ne travaille plus tant. Celui, qui ſe ſeroit adonné à fabriquer les ſuperfluités, cultive pour obtenir ſa ſubſiſtance, & ne va pas au-delà. Voilà donc deux habitans ſeulement entretenus comme dans l'hypothèſe contraire. L'Etat a de moins une place dans l'agriculture, & la valeur des ſuperfluités qui auroient été fabriquées.

Il en eſt de même des ſatisfactions que l'on tire des choſes non-matérielles: telles que la danſe, la muſique, les ſpectacles, &c. Supprimez ces plaiſirs : les hommes, qui y ſont employés, cultivent la terre; ceux, qui les employoient, cultivent moins. Il n'y a ni plus d'hommes ni plus de produits; & la ſociété a moins d'arts & de jouiſſances.

Le Gouvernement peut en bien des cas occuper le tems & l'induſtrie de ſes ſujets d'une maniere plus avantageuſe à l'Etat, que quand leur tems & leur induſtrie ſont employés à travailler des

ſuperfluités. Mais quand le Gouvernement n'a pas d'emploi à en faire ou quand il n'en fait pas, les particuliers, ſans concert entre eux, par conſéquent ſans grand pouvoir, n'ont à ſonger qu'à leur ſatisfaction, après qu'ils ont vacqué à leurs affaires eſſentielles. Quel que ſoit l'objet de leur ſatisfaction, s'il eſt pris ſur-tout parmi des choſes nationales, leur goût ne peut que tourner à l'avantage de la nation; puiſque l'objet de leur goût ne peut être acquis que par le travail.

Le travail eſt, pour ainſi dire, un ſecond créateur. Sans la forme qu'il donne aux matieres, preſque toute l'immenſité des productions de la terre ſeroit perdue pour nous. Environnés de mille biens poſſibles, nous traînerions nos jours dans le dénuement le plus entier.

Pour qu'une nation ait des jouiſſances multiples, pour qu'elle ſoit ri-

che, puissante; en un mot, pour qu'elle prospere, il faut qu'elle travaille beaucoup. Il s'agit donc de la rendre laborieuse, industrieuse. Il n'importe quel est l'objet du desir qui l'aiguillonne. Elle ne se procure des frivolités que par des travaux utiles qui augmentent son pouvoir. Elle n'aura des musiciens, des saltimbanques, des ouvriers en bagatelles, qu'en se mettant en état de les entretenir. Les denrées produites pour ces objets, n'en existent pas moins, quoique produites pour des objets frivoles. Les hommes, entretenus pour ces mêmes objets, existent aussi. On dispose différemment & de ces hommes & de ces denrées, s'il survient une circonstance qui l'exige. On applique alors au besoin ce que l'on donnoit à l'agrément. On eût été dépourvu, sans les ressources qu'on s'étoit préparées, en ne croyant travailler que pour le plaisir.

CET avantage de ménager, sans que

personne y pense, une réserve d'hommes & de choses disponibles, qui suit toujours le goût des dépenses même porté vers les superfluités les plus vaines, n'est pas le seul qui l'accompagne. L'occupation, que ce goût fournit dans beaucoup de genres variés, fait qu'il s'éleve une infinité d'hommes qui ne naîtroient point sans cela. Elle fait encore que les facultés de l'esprit & du corps sont plus connues; qu'on sçait mieux tout ce qu'on peut entreprendre; & que les entreprises appuyées par les secours d'un plus grand nombre d'arts différens, sont plus assurées du succès. Le goût des dépenses, encourageant au travail, multiplie inévitablement les biens & les moyens de chaque particulier. Dès-lors, indépendamment de ce que la société en a plus de force, les charges, que les besoins publics imposent, deviennent plus légeres. Si le contingent de chaque chef de famille doit être 10, pour obtenir la masse nécessaire aux dépenses de l'Etat,

ſa contribution lui peſe moins, lorſqu'il poſſede 60, que lorſqu'il poſſede ſeulement 30.

LOIN donc de déclamer contre le Luxe, loin de lui imputer la décadence des Empires par ſes ſeuls effets phyſiques, comme quelques Auteurs l'ont fait, on doit conclure, d'après les prémiſſes qu'on vient d'établir, que, non-ſeulement le goût, qui crée le Luxe, & que le Luxe étend à ſon tour, a donné l'être aux ſociétés; mais encore qu'il produit *leur puiſſance & leur* bonheur. Otez ce reſſort, la ſociété ſe diſſoudra. Reſtraignez ſon intenſité dans une certaine proportion; la ſociété perdra de ſa force & de ſon bonheur dans la même proportion. Car en fait de nation, le bonheur & le pouvoir ſont tellement liés qu'on ne trouvera pas une nation foible, eu égard à ſon territoire, qui ſoit heureuſe. On explique aiſément cela. Le bonheur d'un peuple & ſa

puiſſance viennent de la même ſource, & ne peuvent exiſter que conjointement. L'abondance des denrées, la faculté de dépenſer, l'opulence en un mot & la pratique des arts, les produiſent l'un & l'autre inſéparablement.

CHAPITRE IV.

Le bonheur porte ſur des baſes poſitives, & ne dépend point de l'opinion. Il conſiſte dans l'étendue des jouiſſances. Le bonheur d'une nation n'exiſte que par le bonheur des individus qui la compoſent. Plus les individus acquierent de moyens de jouir, plus ils ſont à portée d'être heureux, & plus l'Etat dont ils ſont partie, acquiert de richeſſes, de moyens de toute ſorte; en un mot de puiſſance. Par une conſéquence néceſſaire, la maxime la plus ſacrée d'un bon gouvernement doit être de favoriſer tout ce qui tend à multiplier les jouiſſances de ſes ſujets; non-ſeulement parce que leur bonheur en dépend, & que le gouvernement doit tendre à leur plus grand bonheur: mais encore parce que tout ce qui augmente le bonheur des ſujets augmente la puiſſance de l'Etat.

QUOIQUE des Philoſophes célebres ayent penſé que c'étoit être heureux,

que de croire l'être; on ne peut disconvenir que le bonheur n'ait des fondemens positifs qui ne dépendent pas de l'imagination. Un infortuné, qui manque le plus souvent du nécessaire, & qu'une pauvreté continuée réduit à vivre avec la lie du peuple, quoique appellé par sa naissance ou par ses talens à jouir d'un meilleur sort, peut, s'il a de la force d'esprit, soutenir sa misere sans chagrin. Il diminue ses peines par sa résignation; & il est encore capable de goûter quelques momens de plaisir. Mais un homme dans cette situation ne peut s'estimer heureux sans un véritable aveuglement qui vient tout-à-la-fois de défaut de jugement & de bassesse dans les inclinations. Lorsque le froid le morfond; lorsqu'il se voit éloigné de tout ce qui flatte les sens, & rebuté des gens mieux placés que lui, il souffre, quelque illusion qu'il se fasse. Si, malgré la détresse & les mortifications inséparables d'une position si triste,

il arrivoit, comme il y en a des exemples, qu'il refusât les moyens d'en ſortir, parce qu'il en coûteroit à ſa pareſſe, à ſon éloignement pour toute ſujettion, il ne faudroit pas, en induiſant de-là que l'état pitoyable qu'il préfere eſt apparemment le meilleur pour lui ; il ne faudroit pas, dis-je, en conclurre qu'il eſt heureux à ſa maniere ; mais plûtôt qu'il eſt né avec l'incapacité d'être heureux.

Prétendre que le bonheur conſiſte uniquement dans l'opinion : c'eſt renouveller l'impaſſibilité des diſciples de Zénon. Un homme heureux de cette maniere, l'eſt, comme on ne l'eſt point. Sa félicité eſt une énigme comme celle du Sage des Stoïciens. On empriſonne celui-ci : il ne perd point pour cela ſa liberté. On l'applique à la torture : il n'éprouve point de douleur. On le brûle : il ne ſent point de mal. De même l'homme, qui ſe croit heureux, manque de pain, de vêtemens, d'aſyle, &

n'en eſt pas moins heureux. *De pareilles idées*, dit Plutarque, *ſont moins recevables, que les fables des Poëtes. Car, les fables n'abandonnent jamais Hercules en néceſſité de vivres.* Les prodiges les plus extraordinaires ſont plus admiſſibles que le bonheur au ſein de la diſette.

« Un homme vit de pain & d'eau, » couche ſur la dure, poſſede à peine » de quoi ſe couvrir ; s'il eſt content de » ſon ſort, n'eſt-il pas heureux » ? Admettons qu'il ſoit en effet content. S'il l'eſt, parce qu'il ne peut pas changer ſa ſituation ; il fait de néceſſité vertu. Il eſt ſage. Pour heureux, il ne l'eſt pas. Il eſt moins malheureux qu'il ne le ſeroit, s'il s'abandonnoit à la triſteſſe. Voulez-vous vous convaincre qu'il manque mille choſes à ſon bonheur ? Enrichiſſez-le. Vous verrez, que de lui-même il étendra par degrés ſes jouiſſances juſqu'au terme de ſes nouveaux moyens.

Le bonheur, ainſi que le malheur, ſe compoſe des impreſſions que les ſens reçoivent, & des affections que l'ame éprouve indépendamment des ſens. Les affections de l'ame, indépendantes des ſens, exiſtent, pour la plus grande partie, par des cauſes, qui, reſſortiſſant abſolument de l'imagination, n'ont nulles bornes; & ſont par-là plus multipliées, plus durables, plus vives, que les affections des ſens, qui, venant entierement du phyſique, ſont renfermées dans les effets poſitifs de l'organiſation.

Il arrive ſouvent, par cette raiſon, que, dans une condition, telle en apparence qu'on peut la ſouhaiter, on ne laiſſe pas d'avoir des peines intérieures qui troublent la vie. La ſenſibilité morale augmente ordinairement en raiſon de la proſpérité dont on jouit. De là vient que les perſonnes, qui ont

le plus en abondance tout ce qui comble les jouiſſances des ſens, tout ce qui paroît fait pour contenter l'ame, ſont celles qui reſſentent quelquefois le plus d'amertume.

D'un autre côté, on voit quelquefois des gens plongés dans une grande pauvreté qui ont l'air d'être heureux dans leur condition, quoiqu'ils ne puiſſent s'y trouver bien que de propos délibéré, pour ainſi dire. On eſt frappé d'un pareil contraſte; &, comme la différence, que l'on remarque dans l'état intérieur de perſonnes de fortune ſi différente, procede de la diſpoſition de leur eſprit, on s'eſt perſuadé que le bonheur naiſſoit de l'opinion; & l'on a dit: c'eſt être heureux que de croire l'être.

Un léger examen ſuffira pour ſe convaincre de la fauſſeté de cette conſéquence. Il eſt bien sûr que les gens plongés dans la pauvreté ne ſont con-

tents & joyeux que par intervalles, dans les momens où ils ſont à-peu-près aſſurés de ſatisfaire les beſoins urgens de la vie, ou lorſque ces beſoins ſont ſatisfaits. L'unique objet, auquel les gens de cette eſpece ſont ſenſibles & qui les occupe, eſt de ſe procurer la ſubſiſtance ? tout le reſte eſt ſi loin de leur portée, ou d'un intérêt ſi inférieur pour eux, qu'ils n'y penſent pas. Lorſqu'ils ont l'eſpérance de ne pas manquer de pain, ils éprouvent du contentement. S'ils ſont gais dans cette poſition, leur ſatisfaction n'eſt pas l'effet d'une opinion gratuite. Ils ſont alors à l'abri du ſeul malheur qu'ils craignent, qui eſt celui de ſouffrir la faim.

A l'égard des perſonnes placées dans l'abondance, qui ſe rendent malheureuſes en s'affectant de certaines choſes plus qu'elles ne le devroient, leur malheur vient en effet de leur imagina-

tion. Cependant, quoiqu'il ſoit vrai que le malheur de ces perſonnes ait ſa ſource dans leur opinion, puiſqu'elles ont tout ce qui crée naturellement le bonheur, il n'en eſt pas moins faux que les preſtiges de l'opinion puiſſent ſuppléer les choſes qui produiſent un bonheur réel, comme ils peuvent altérer un bonheur réel.

QUE l'on s'exalte l'imagination au plus haut point, on ne ſatisfait par-là aucun beſoin du corps : on ne ſe procure par-là aucune des jouiſſances qui nous viennent des objets placés hors de nous. L'Empire de l'opinion n'empiete pas juſques-là ſur celui de la nature.

LES affections de l'âme, lorſqu'elles ſont fâcheuſes, portent ſans doute atteinte au bonheur, quelles que ſoient les impreſſions que les ſens reçoivent. Mais il eſt encore plus ſûr qu'il n'exiſte pas de bonheur, quand les impreſſions

que les ſens reçoivent ſont pénibles, quelles que ſoient d'ailleurs les affections de l'ame. Les chimeres de l'eſprit, la tournure du caractere dénaturent aiſément un bien-être moral, & corrompent même un bonheur phyſique. Mais nulle illuſion, nulle trempe d'ame n'a le pouvoir de changer en bonheur un malheur phyſique. C'eſt un triſte appanage de l'humanité que les hommes, par l'égarement de leur eſprit, ſoient capables de ſe refuſer à leur bonheur; ſans qu'ils puiſſent de même s'empêcher d'être malheureux, lorſqu'ils le ſont phyſiquement.

Quelque aſcendant que l'on accorde à l'opinion, on ne conteſtera point qu'au moral & ſur-tout au phyſique, il n'y ait des ſituations propres par elles-mêmes à nous rendre heureux ou malheureux.

Considérons des perſonnes qui, par leur maniere d'enviſager les objets, trouvent

trouvent dans tout des ſujets de ſe chagriner ; & paſſent la vie la plus triſte quoiqu'elles ſoient dans une poſition où véritablement rien ne leur manque pour être heureuſes. Suppoſons qu'elles viennent à perdre leurs biens & leur ſanté. Certainement on conviendra que dans ce cas elles ſeroient encore plus malheureuſes. Outre les peines que leur imagination leur forge, elles auroient de plus à endurer les ſouffrances de la maladie & de la pauvreté. Ce calcul eſt ſimple : & cet accroiſſement de malheur ne pourroit être mis ſur le compte de l'opinion.

PAREILLEMENT : un homme ſage, incapable de donner entrée dans ſon ame à ces idées fantaſtiques, deſtructives du bonheur, ſera heureux, s'il ſe porte bien, & ſi vous le placez dans le ſein des honneurs & de l'opulence. Au contraire, ſi vous dépouillez de tout

ce même ſage, ſi ſa ſanté ſe dérange entiérement, il ſera malheureux; quoiqu'il conſerve ſa ſageſſe.

VOILA des circonſtances qui doivent indubitablement produire par elles-mêmes le bonheur ou le malheur; & qui puiſent leur force dans notre organiſation & dans les impreſſions que les objets extérieurs font inévitablement ſur nos ſens & ſur notre ame. En admettant que l'opinion ſoit capable d'intervertir l'effet naturel de ces circonſtances, on ne ſçauroit nier que l'opinion, qui les intervertiroit, ne fût une déraiſon, une folie manifeſte; & nul homme ſenſé ne tiendra compte d'un bonheur ou d'un malheur établi ſur une baſe auſſi variable que les idées d'un eſprit faux ou dérangé. Le fol du Pyrée qui ſe plaignoit amérement de ce qu'on l'avoit guéri de ſa folie; & qui, à l'entendre, avoit tout perdu par ſa guériſon en perdant l'opinion qu'il

étoit riche, n'avoit pas sans doute la tête bien remise. Il ne sentoit pas que sa maladie l'exposoit au danger de voir, d'un instant à l'autre, ses idées riantes se convertir en des idées très-désagréables.

Il est encore à observer qu'un homme, comblé des dons de la fortune & de la santé, n'est réputé malheureux, quand il se fait des peines d'esprit sans sujet, que par comparaison avec le bonheur qu'il auroit sans ces peines. En effet, au milieu de ses peines mêmes, il a les jouissances que les biens & la santé procurent : lesquelles par leur continuité le constituent à cet égard dans un état de bonheur plus positif, plus décidé que ne l'est le malheur qui procede des peines de l'ame ; lorsqu'elles naissent d'une fausse appréciation des choses, & qu'elles dépendent, à proprement parler, de la fantaisie de celui qui les ressent.

Car quoique les peines de l'ame, qui ont leur origine dans l'imagination, paroiſſent communément très-cruelles; comment ſçavoir à quel point elles affectent véritablement l'ame; à quel point elles abſorbent réellement les jouiſſances ordinaires de la vie? Ces ſortes de peines n'ont nulle proportion avec leurs cauſes. Elles varient ſuivant les têtes, & dans les mêmes têtes ſuivant les temps. On ne ſçauroit, par rapport à leurs effets, tirer aucune conſéquence des effets que produiſent les peines de l'ame provoquées par de juſtes raiſons; puiſque les peines de l'ame qui viennent d'un travers d'eſprit, n'ayant, comme on l'a dit, nulle proportion avec leurs cauſes, ſont, dès leur naiſſance, hors de toute meſure & de toute comparaiſon.

Il n'eſt pas ſans exemple de voir des gens d'un aſſez mauvais jugement pour ſe complaire dans la croyance

qu'ils ſont malheureux. C'eſt une idée qui les flatte. Ils croyent trouver dans l'excès de leur affliction la preuve d'une ſenſibilité qui les diſtingue, & dont leur amour-propre s'enorgueillit. Il y en a même qui enviſagent comme une ſorte de gloire d'avoir de grandes rigueurs à reprocher au ſort ; & qui acheteroient par des maux réels la ſatisfaction bizarre d'être comptés parmi les ILLUSTRES MALHEUREUX.

AU ſurplus, quelque pouvoir qu'ait l'opinion pour engendrer des chagrins & pour troubler la vie ; comme ſes effets ſont cauſés par des illuſions, on doit ranger les peines qu'elle occaſionne dans la claſſe des tourmens d'eſprit que l'on éprouve en rêve ou dans l'agitation du délire. L'on ne doit pas plus y avoir égard, quand on raiſonne ſur les cauſes générales du bonheur & du malheur des hommes, que l'on ne doit donner d'attention aux pleurs amers

d'un enfant qui se désole sans sujet, ou à la tristesse d'un fou, dont la cause n'est point dans les objets qui l'affligent, mais dans la maladie dont il est atteint.

Ceux, qui font dépendre le bonheur uniquement de la trempe de l'esprit, de la tournure du caractere, ne voyent qu'une face de leur objet. Ils attribuent en entier à une cause simplement co-efficiente un effet qu'elle ne produit qu'avec le concours de plusieurs autres causes. Le bon esprit, *mens sana*, est certainement nécessaire pour être heureux. Sans cette qualité tous les autres avantages deviennent nuls. On a vu de nos jours le fils d'un traitant, possesseur d'une richesse immense, mourir de chagrin, parce qu'il n'étoit pas homme de qualité. Mais quelque précieux que soit le bon esprit, il ne suffit pas d'en être doué pour éprouver le bonheur. Il faut de plus se trou-

ver dans des circonstances physiques & morales, tant absolues que relatives, qui flattent l'ame, l'imagination & les sens.

Le bonheur & le malheur ont donc des bases positives. L'un & l'autre résultent de circonstances de différente espece presque sans nombre. La réunion de celles qui rendent heureux produit le bonheur suprême, où personne n'atteint. La réunion de celles qui rendent malheureux effectue le malheur complet que peu de gens éprouvent. Entre ces points extrêmes, sont mille & mille nuances qui, par une invariable loi, se répandent pêle-mêle & inégalement sur nos jours. Ensorte que pour parler exactement du bonheur ou du malheur d'un être, il faudroit, pour ainsi dire, avoir une échelle graduée des biens & des maux, où, rapportant le cours journalier de sa vie, on pût reconnoître

combien il a eu de dégrés, ſoit de bonheur, ſoit de malheur.

Il en eſt du bonheur dans la vie comme de la ſanté. Les Médecins diſent: *Nemo perfectè sanus; perſonne n'eſt parfaitement ſain.* De même nul homme n'eſt parfaitement heureux. L'état, qui eſt entre la ſanté parfaite & la maladie, entre le bonheur marqué & le malheur marqué, eſt l'état ordinaire; & n'a point de nom dans notre langue. Ce *deficit* dans le langage eſt peut-être une des cauſes qui produiſent les erreurs, où l'on tombe ſi communément, en raiſonnant ſur le bonheur. Nous parlons preſque toujours à l'abſolu. Nous ſommes malades ou en ſanté, heureux ou malheureux, diſons-nous, quoique en effet nous ne ſoyons que rarement dans l'un ou dans l'autre de ces états abſolus; & que communément nous paſſions nos jours dans une

eucrase ou *moyen être*, à raison duquel nous avons plus à nous louer qu'à nous plaindre de l'existence *.

Les bases du bonheur sont la santé,

---

* Le mot Εὐκράσις, dont ceux qui ont écrit en François sur la Médecine, ont fait le mot *Eucrase*, pour exprimer une bonne disposition du sang & des humeurs, ou simplement une disposition qui ne s'oppose point aux remedes, a différentes significations. Il se traduit également en latin par *conditio æquabilis*, *status medius*, *temperamentum*, *bona habitudo corporis*, *medium temperamentum*, *medius bonusque habitus*, *modicus habitus*. Εὔκρατος, adjectif formé d'Εὐκράσις, se traduit en latin par *temperatus*, *modicè temperatus*, *confusioni idoneus*, *moderatus*, *qui confundi commiscerique potest*.

Le mot *Eucrase*, comportant la signification d'*état moyen*, d'*état mêlé*, pour ainsi dire ; mais où le bien surpasse le mal : & notre Langue, manquant d'un terme qui réponde à cette idée, on a cru pouvoir introduire ce mot pour exprimer l'état dans lequel la plus grande partie des hommes passe leur vie : état véritablement *eucratique*, c'est-à-dire, mêlé de bien & de mal, & où le bien l'emporte sur le mal.

Le mot *moyen-être*, qu'on a hazardé de composer à l'instar des mots *bien-être* & *mal-être*, paroît aussi pouvoir rendre la même idée.

l'indépendance, un bon esprit, la satisfaction des besoins physiques, la jouissance de ce qui flatte les sens, l'exercice agréable des sentimens du cœur & de toutes les facultés tant de l'ame que du corps dans l'étendue que l'organisation permet. On est heureux, en proportion de ce que l'on réunit plus pleinement un plus grand nombre de ces conditions. On est malheureux, en raison de ce que l'on en est plus pleinement privé.

Cette regle, d'après laquelle on doit juger du bonheur d'un individu, est aussi celle, d'après laquelle on doit juger du bonheur d'une nation. Car le bien-être d'un corps n'existe que par le bien-être de ses membres.

Ce n'est pas la terreur qu'inspirent les armes d'une nation, qui en rend les familles plus heureuses. Ce n'est pas non plus l'austérité de ses mœurs, ni même la noble satisfaction que ressent

l'ame de ne dépendre que des loix. Un Peuple libre, vaillant & vertueux, eſt ſans doute, par ces qualités ſeules, moins malheureux que de vils eſclaves tremblans ſous un deſpote. Mais, ſi ce Peuple avec ces grandes qualités eſt réduit par ſa conſtitution politique à mener une vie pauvre & dure, il a certainement bien moins de dégrés de bonheur qu'un Peuple qui, pareillement libre, vaillant & vertueux, jouit de l'opulence & de tous les fruits des arts.

L'ASSURANCE de la liberté, la tranquillité de la conſcience, la rectitude du jugement, la fermeté, la grandeur de l'ame, tous ces avantages ſi précieux diſpoſent à être heureux; & ſans eux il n'y a point de vrai bonheur. Mais ils ne rendent pas heureux par eux-mêmes. Ces avantages ſont comme la ſanté, qu'on définit un bien qu'on ne ſent pas; & ſans lequel on n'en ſçau-

roit goûter aucun parfaitement. Un homme en ſanté n'eſt pas heureux par ſa ſanté même. Il eſt actuellement exempt des ſouffrances de la maladie : & il eſt en état de recevoir des ſenſations agréables. Voilà ſa poſition. Eprouve-t-il des ſenſations agréables : alors il eſt heureux. Il l'eſt plus ou moins : ſuivant que ces ſenſations ſont plus ou moins vives, & qu'elles durent plus ou moins de temps.

Si, ſur le modele du thermometre, on pouvoit conſtruire un inſtrument pour apprécier l'état des hommes, relativement au bonheur & au malheur ; il faudroit placer au centre des graduations la ſanté du corps, celle de l'eſprit & toutes les manieres d'être, tous les rapports qui ne donnent ni jouiſſances ni ſouffrances, & mettre vis-à-vis *zero*. On établiroit au-deſſous, ſuivant leurs évaluations, les peines, les douleurs ; & au-deſſus les jouiſſances, les plaiſirs.

Le bonheur conſiſte dans les ſenſations agréables. Et le bonheur ſuprême ſeroit la continuité non interrompue de ces mêmes ſenſations portées au plus haut point de vivacité. Ce ſont ces ſenſations ſeules qui rendent la vie précieuſe. L'abſence des peines, accompagnée de l'abſence des plaiſirs, forme un état d'apathie que l'on ſoutient un temps : mais qui ſe change enfin en un état pénible dont bien des gens ſont accablés. Pluſieurs même, pour s'en délivrer, n'ont pas craint de ſe donner la mort.

Il faut donc des ſenſations agréables pour être heureux. Le beſoin en eſt ſi grand que l'on conſent à les acheter, par des peines ſouvent même aſſez rudes.

Le premier état de nature donne des jouiſſances trop courtes, trop groſſieres, trop uniformes & contrebalancées par trop de mal-être, pour que l'homme,

en cet état, puisse s'applaudir de son existence. C'est en atténuant les peines, en augmentant les commodités; c'est, sur-tout, en créant des jouissances de tous les momens & de toutes les especes, que l'homme parvient à se procurer un sort qui, habituellement doux & mêlé par intervalles de plaisirs plus ou moins vifs, lui fait chérir le don de la vie.

L'AFFAIRE la plus raisonnable de l'homme, & même sa seule affaire, est de travailler à son bonheur. C'est l'objet qui l'a porté à se réunir en société. C'est le seul objet non-seulement qu'il ait dans toutes ses intentions, mais encore qu'il puisse avoir. On le répete: il ne peut l'obtenir qu'en recherchant tous les moyens d'exercer agréablement les facultés dont il est doué; & qu'en écartant, autant qu'il est en lui, tout ce qui peut affecter désagréablement sa sensibilité.

On ne prétend point par ces maximes renfermer le bonheur dans un épicurisme purement sensuel, incapable de satisfaire un homme bien né. On prend ici les mots *plaisirs*, *sensations*, *jouissances*, dans leur acception la plus générale ; où ils comprennent non-seulement les impressions que les sens reçoivent, & qui paroissent s'y terminer ; mais encore toutes les affections que l'ame éprouve par l'entremise ou sans l'entremise apparente des sens.

La Philosophie, qui nous enseigne à rétrecir la sphere de nos besoins, tend à rétrecir la sphere de notre bonheur en diminuant celle de nos jouissances. Ce systême n'est bon que relativement à la difficulté de contenter les besoins qu'on pourroit se faire. Une philosophie plus saine est celle qui conseille de fermer, s'il est possible, son ame aux desirs qu'on ne peut espérer de remplir ; & de l'ouvrir toute entiere

aux jouissances innocentes & sans suites fâcheuses qu'on est à portée de se donner ; à moins qu'on ne s'en prive par un calcul dont un cœur honnête sentira toujours l'avantage. C'est, lorsqu'en sacrifiant les plaisirs des sens & même ceux de l'esprit, on se procure les satisfactions de l'ame qui naissent d'une action magnanime, de la bienfaisance, de l'accomplissement des devoirs : satisfactions véritablement supérieures à toutes les jouissances d'un autre ordre.

QUE peut on opposer à ces principes simples, naturels, faciles à saisir ? des objections tirées d'exemples particuliers qui ne sçauroient faire regle, & qui d'ailleurs, dans la réalité des faits, s'écartent peut-être beaucoup de la maniere dont ils sont présentés ; ou bien des raisonnemens appuyés sur des suppositions dont on ne pourroit reconnoître la justesse que par la derniere

analyse des affections & des facultés de l'ame & du corps : analyse qui surpasse tout-à-fait nos forces ?

QUOI qu'il en soit des diverses opinions sur le bonheur par rapport aux particuliers considérés individuellement; quelque influence que l'on attribue au moral sur le physique, il n'en est pas moins vrai que la généralité des hommes est faite de façon qu'ils sont ordinairement heureux, quand ils sont à portée de se procurer beaucoup de jouissances. Ceux mêmes, que leur mélancholie, le caractere de leur esprit rend habituellement insensibles aux jouissances qui charment la plûpart des hommes, ne laissent pas, en mille momens de leur vie, de trouver des plaisirs dans ces mêmes jouissances. Il est pareillement certain que la politique ne peut travailler avec fruit au bonheur d'un peuple, qu'en lui procurant les

moyens physiques d'être heureux : elle n'a point de prise sur le reste.

AINSI, comme les maximes d'administration publique doivent être établies sur ce qui convient au très-grand nombre : comme on ne doit rien exiger de la politique qui sorte de la sphere de son pouvoir ; il est incontestable que ce bonheur, envisagé par rapport à la totalité d'une nation, ne dépend point d'idées fantastiques ; mais porte sur des bases réelles, palpables, pour ainsi dire, qui appartiennent très-évidemment, & presque toutes entiérement au physique. Cette vérité, considérée comme absolue ou comme relative, n'en est ni moins décisive ni moins impérieuse dans la matiere présente.

UNE nation est heureuse en proportion de ce que les individus qui la composent ont moins de fatigues, ont des

travaux moins rudes, ont plus de commodités, de ſatisfactions & de plaiſirs; en un mot, ont moins de peines & plus de jouiſſances.

Par un concert invariable, & qui réſulte du fond des choſes, plus une nation eſt heureuſe, plus elle eſt puiſſante; & par une ſuite de cette proportion, plus ſon bonheur a d'étendue, plus il eſt durable: puiſque, ſa puiſſance croiſſant avec ſon bonheur, l'Etat ſe trouve de plus en plus aſſuré contre toute attaque de la part d'une force étrangere.

Cette aſſertion n'a pas beſoin d'un grand développement. On ſent aiſément que la puiſſance d'un Etat ſe forme du nombre de ſes ſujets, de leurs moyens, de leur capacité, & du produit accumulé de mille inventions. On ſent de même que le bonheur des ſujets s'engendre d'une infinité d'inventions devenues des connoiſſances familieres; les

quelles facilitent les travaux, en augmentent le produit; par-là donnent des richesses, multiplient les jouissances & favorisent la population. C'est du même cercle de choses que sortent & la puissance & le bonheur d'un Etat.

POUR opérer le bonheur d'une nation, objet qui doit être le but de la législation, il ne suffit donc pas que les mœurs ou la constitution produisent, comme parmi les Tartares, des soldats durs à la fatigue, aisés à nourrir, féroces dans les combats, propres à conquérir; ni même comme à Sparte des guerriers magnanimes, échauffés par l'amour de la gloire & de la patrie. La vaillance la plus héroïque, toutes les qualités militaires les plus recommandables, n'ont de prix par rapport à l'Etat, qu'en ce qu'elles assurent les succès de la guerre; & les succès de la guerre ne sont désirables que pour mettre à portée

d'étendre ou pour aſſurer le bien-être commun. Quelque néceſſaire que ſoit la partie militaire pour une nation, le légiſlateur, qui ne s'occupe que de cette partie, met un de ſes moyens à la place de ſon but. Il fait comme un homme qui, poſſeſſeur d'un vaſte terrein, employeroit ſa famille à en défendre les approches, ſans ſonger à le mettre en valeur; & par-là vivroit & feroit vivre ſa famille miſérablement dans la privation de toutes ſortes de douceurs.

Il ne ſuffit pas non plus que le gouvernement donne de grands ſoins aux progrès de l'agriculture, s'il abandonne la guerre, les arts, les lettres ou le commerce. Tout doit marcher de front dans un Etat, pour que la proſpérité publique ſoit complette & durable. Nulle des facultés de l'homme, nul des moyens qui ſont en ſon pouvoir ne doivent être négligés: non-ſeulement parce

que chacune des facultés de l'homme, chacun des moyens qui ſont en ſon pouvoir peut directement contribuer de quelque choſe à l'augmentation du bien-être particulier & général; mais encore, parce qu'on ne peut tirer d'aucun art toute l'utilité dont il eſt ſuſceptible, ni le porter à un certain dégré d'excellence, que par le concours d'un très-grand nombre d'autres arts & d'une grande diverſité de moyens.

PAR une ſuite de ce dernier principe, le Légiſlateur, qui n'auroit à cœur que l'avancement des arts utiles, devroit encore encourager les arts de pur agrément. Et le Légiſlateur, qui ne chériroit que les arts de pur agrément, devroit pareillement, pour favoriſer leurs progrès, encourager les arts utiles.

CETTE raiſon particuliere montreroit ſeule combien il convient d'animer ſans ceſſe l'émulation, de ne borner

ſur rien l'induſtrie, de ne rallentir jamais le travail & les recherches ſur aucune partie. Mais une raiſon bien plus générale & bien plus importante, fait de ce ſyſtême une néceſſité. C'eſt la conſidération que, d'une part, le bonheur de l'homme conſiſte dans l'étendue de ſes jouiſſances; que les jouiſſances des individus réunis en un corps d'Etat, ne ſe multiplient jamais, ſans que le pouvoir de l'Etat ne croiſſe; & que, d'une autre part, plus les arts ſe propagent & ſe perfectionnent dans un Etat, plus les ſujets acquierent de moyens de jouir: & plus par conſéquent l'Etat acquiert de puiſſance.

Or, comme tout ce qui augmente les jouiſſances des particuliers augmente & leur bonheur & la force de l'Etat dont ils ſont partie, il s'enſuit que la maxime la plus ſacrée d'un bon gouvernement, doit être de favoriſer tout ce qui peut augmenter les jouiſſances de

ſes ſujets ; puiſque de-là dépendent & leur bonheur, qui eſt l'unique objet de leur réunion en corps d'Etat, & la puiſſance de l'Etat qui peut aſſurer la durée de leur bonheur.

CHAPITRE V.

L'HOMME & les sociétés politiques doivent leur bonheur & leur puissance aux arts. Les productions des arts, & par conséquent toutes les choses dont l'homme fait usage au-delà des présens spontanés de la nature, sont du LUXE. L'utile, le commode, l'agréable, sont des variétés absolument du même genre. Le pain & les inventions relatives à la guerre sont du LUXE. Développement de cette proposition. Elle n'effarouche que parce qu'on a des préjugés contraires. Définition du mot LUXE.

ON ne reçoit que des arts l'adoucissement des travaux, la diminution des fatigues, les commodités, l'abondance, & la variété des jouissances. C'est par les arts que l'homme étend la sphere de son pouvoir; & que les sociétés réunies en corps d'Etat acquierent la force, la

richesse & le bonheur. Or, tout ce que les arts enfantent, est LUXE. C'est donc par le goût du Luxe dont l'effet est d'encourager les arts, en faisant rechercher leurs productions, qu'une nation est heureuse & puissante.

POUR bien sentir la vérité de cette proposition, qui, par les idées superficielles que l'on s'est faites du Luxe, choque toutes les notions reçues en cette matiere; il faut remonter à la premiere origine des choses, & partir du point incontestable que l'homme peut vivre nud, sans autre soin que celui de chercher sa subsistance, comme tous les animaux répandus sur la terre. Puis doncque, par les bienfaits de notre mere commune, notre corps nous suffit pour trouver les moyens de maintenir notre existence; tout ce que nous imaginons au-delà pour subvenir plus facilement ou plus agréablement à nos besoins, ne peut être dans le fond que superflu.

par rapport au ſoutien de la vie.

Nous nous procurons par-là des commodités, des agrémens, des utilités. Mais l'utile, le commode, l'agréable ſont diſtincts du néceſſaire ; & ce qui eſt au-delà du néceſſaire, eſt abſolument luxe en ſoi. L'utile, le commode, l'agréable ſont des variétés d'un même genre, qui ne ſont pas intrinſéquement plus luxe ni moins luxe l'un que l'autre. C'eſt ſeulement, eu égard aux circonſtances relatives, que l'agréable ou le commode peuvent être réputés plus ſuperflus que l'utile.

On n'attache communément l'idée de luxe qu'à l'agréable : comme aux choſes de décoration & de magnificence, aux délicateſſes de la table, aux recherches dans les plaiſirs.

On ne fait pas attention que le mérite de l'utile ou du commode ſe réduit toujours, en derniere analyſe, à procu-

rer l'agréable : & que c'eſt, relativement à cet objet, que ce que l'on appelle utile ou commode, eſt ainſi qualifié ; que par conſéquent l'utile & le commode, n'étant que des moyens pour arriver à l'agréable, ne doivent pas, dans la queſtion préſente, être conſidérés en eux-mêmes : mais ſeulement par rapport à leur objet ; & que, leur objet étant l'agréable, ils doivent être rangés de même que l'agréable, dans la claſſe des choſes de luxe : puiſque, ſans cet objet, ils ſeroient ſans uſage & ſans prix.

On n'obſerve pas qu'après les premieres néceſſités de la vie, l'homme a beſoin de l'agréable autant que de toute autre choſe, & que les choſes, qui le délectent, ſont peut-être moins ſuperflues qu'un grand nombre d'inventions qui lui procurent de ſimples utilités. Ce qui plaît intéreſſe autant que ce qui ſert. Il n'y a point en cela d'égarement ni de corruption. Ce qui plaît & ce qui

ſert, ſont l'un & l'autre également bons, chacun en ſon lieu. Une boëte d'or émaillée, où les preſtiges de divers arts réunis ont tracé des tableaux pleins de grace, n'a pas l'utilité d'un manteau. Elle a l'utilité d'une roſe, d'une tulipe, dont la forme & les riches couleurs flattent la vue. L'agrément eſt un bien véritable. La nature veut que nous y ſoyons ſenſibles. Elle-même prend ſoin d'orner ſes ouvrages. Si la terre, ſans fleurs, ſans verdure, ne portoit que des fruits, les humains, ſur ſa triſte ſurface, privés des parfums & de la ſcene riante du printems, ne perdroient-ils rien? N'auroient-ils rien à regretter?

A la conſidération que l'agréable eſt la premiere des ſecondes néceſſités, ajoutez que, depuis pluſieurs milliers de ſiécles, l'agréable fait, autant que l'utile, partie intégrante des choſes les plus uſuelles, même parmi le peuple: telles que les meubles, les vêtemens, les

ustensiles, les bâtimens, les armes, les alimens. Par cette raison, lors même que l'on borne la dénomination de Luxe à l'agréable, toutes les choses usuelles, celles d'un usage absolument commun, comme le pain, la draperie, les ouvrages tricotés, doivent, indépendamment de toute autre considération, être comprises parmi les choses de Luxe. Car, dans ces choses, l'agréable augmente, souvent au décuple, leur valeur; & il n'est pas par essence inhérent à ce qu'elles ont d'utile; quoique, relativement à l'état actuel, il en soit absolument inséparable.

L'AGRÉABLE n'est donc pas une qualité plus constitutive du Luxe que la qualité d'utile ou de commode. Remarquez bien que l'utile, le commode, l'agréable ont la même source: la sensualité. On a pour but, en se servant d'une chose utile, commode ou agréable, de se procurer des sensations qui plaisent,

ou de s'épargner des ſenſations pénibles. L'eſprit, qui dirige la forme de nos vêtemens & les ornemens dont nous embelliſſons nos demeures, eſt le même qui a fait imaginer de paîtrir la farine pour en former du pain. L'objet, dans une de ces recherches comme dans l'autre, eſt de flatter les ſens.

Le caractere diſtinctif des choſes de luxe, eſt de n'être pas néceſſaires. D'après ce principe, la claſſe du Luxe englobe l'utile, le commode, l'agréable, une infinité de choſes uſuelles, les laineries communes, le pain même.

Il paroîtra ſans doute ſingulier de voir comprendre dans la claſſe du Luxe, les choſes d'un genre très-néceſſaire aujourd'hui : telles que le pain & les étoffes de laine communes. Pour toute explication, je renverrai aux tems où l'on ignoroit la boulangerie, & où les hommes alloient nuds, ou bien étoient ſimplement vêtus de peaux d'animaux,

comme les gens de la campagne l'étoient en France ſous Charlemagne, & comme preſque tout le peuple l'eſt encore en Hongrie & ailleurs.

Le citadin qui n'a jamais vu dans la maiſon de ſon pere, ni dans la ſienne, que de beau pain blanc, & qui en voit l'uſage parmi les gens de bas état, croit qu'il eſt de l'eſſence de l'homme de ſe nourrir ainſi. Il ne ſe doute pas que ce pain étoit, il n'y a gueres plus de deux cens ans, un pain friand, dont tout le monde ne mangeoit pas, imaginé pour les Chanoines de Notre-Dame, & de-là nommé *pain-de-Chapitre* *. Il ne ſe doute pas que la plus grande partie des meilleurs Bourgeois de Paris ſe contentoient encore ſous Charles IX. de *pain-coquillé*, ou *bis-blanc*, appellé par cette raiſon *pain-Bourgeois*; & que le pain-bis, anciennement appellé *pain-de-brode*,

* *Vid.* Traité de la Police par Lamare.

ou

ou *pain-factice*, étoit la grande consommation de la Ville. On ne se rappelle pas que les Asiatiques, de qui l'occident a reçu ses premiers arts, ne sçavoient point, au temps d'Abraham, faire du pain-levé. On oublie que les Romains, quoique issus de divers peuples déja anciens dans l'Italie, ne donnerent long-temps d'autre préparation à leur grain que de le faire cuire dans l'eau tout entier avec sa bale; & que, long-temps même après qu'ils eurent appris à le piler, ils s'en tinrent à l'usage de la bouillie.

En général les hommes ne voyent que le présent. Cependant sans parler du *pain-de-chailli*, qui est le *pain-mollet* ordinaire, lequel a été, jusques sous Louis XIII. le pain des Princes & des riches; sans parler du *pain-au-lait*, imaginé pour Marie de Médicis, ni des autres recherches par lesquelles on a enchéri sur cette délicatesse; que de dégrés

de rafinement entre le grain ſimplement cuit tout entier dans l'eau & le pain-levé le plus commun ! Que de dégrés encore entre ce pain groſſier & le beau pain blanc de pâte-ferme ! Quand on obſerve un caractere ſi marqué de luxe dans une choſe que l'habitude & les circonſtances ont aujourd'hui convertie tout-à-fait en premier beſoin, il doit être aiſé de concevoir que le luxe entre pour tout, ou pour preſque tout, dans un grand nombre de choſes où l'on ne ſoupçonne pas qu'il exiſte.

Le rabot d'un Menuiſier, la charrue d'un Laboureur, ſont des choſes de luxe. L'état actuel de la ſociété rend ces inſtrumens plutôt de vraies néceſſités que de ſimples utilités. Mais, pour éclaircir la queſtion préſente, il faut pénétrer juſqu'au fond des choſes : & ne régler ſes idées que d'après l'état de l'homme dans les premiers temps.

L'usage d'un rabot, d'une char-

rue, n'eſt pas, ſi l'on veut, un luxe, en tant que ces inſtrumens ſont de néceſſité par rapport à l'objet pour lequel on les employe. Mais l'objet, qui les a fait imaginer & qui les rend utiles, eſt tout-à-fait de luxe; & par-là les inſtrumens qui ſervent à cet objet doivent être rangés dans la claſſe des choſes de luxe. La charrue & même l'Agriculture, de quelque façon qu'elle s'opere, ſont des inventions nouvelles, eu égard à l'antiquité du monde : inventions, dont la ſuperfluité, quant à la conſervation de l'eſpece humaine, eſt démontrée par l'exiſtence de l'eſpece humaine ſans leur ſecours durant un grand nombre de ſiecles.

On regarde les meubles, les vêtemens, les bâtimens, les uſtenſiles, les armes, comme des choſes de néceſſité; & l'on ne fait conſiſter le luxe que dans des recherches plus ou moins ſuperflues qu'on y ajoute. Mais ces choſes que

l'on approuve ſont du même genre que les recherches que l'on blâme : puiſque ces choſes, dans leur origine, étoient elles-mêmes des recherches, & que l'homme pouvoit s'en paſſer. Cette identité de genre ſur laquelle on ne ſçauroit trop inſiſter, & qu'un eſprit juſte reconnoîtra, quand il ſe donnera la peine d'y réfléchir mûrement, abſorbe toutes les diſtinctions particulieres que l'on voudroit établir, toutes les différences que l'on voudroit faire par rapport aux effets politiques entre les diverſes ſortes de recherches qui ſont préſentement en uſage.

AUCUNE des choſes ajoutées à l'état primitif, quelque oppoſée qu'elle paroiſſe d'abord à l'idée de luxe, ne peut être avec raiſon exceptée de la regle qui déclare luxe tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire. C'eſt le luxe qui leur a donné naiſſance ; & c'eſt à cauſe du luxe qu'elles ont du prix.

EXAMINEZ dans les différens temps les inventions relatives à la guerre : vous verrez qu'elles ont été imaginées à l'occasion de circonstances produites par le luxe, & pour maintenir ces circonstances. Suivez les changemens faits dans les armes & dans les méthodes que l'on employe à la guerre : vous verrez qu'ils ont été suggérés par cet esprit, qui nous porte sans cesse à chercher les moyens d'améliorer notre situation, & d'accroître nos avantages : esprit qui n'est autre que celui du Luxe, dont l'objet est le bien-être, & qui, loin d'être blâmable, est l'effet le plus juste de la raison dont l'homme est doué.

CE n'est pas la nécessité qui a fait imaginer les fusils, les bombes, les canons. Combien n'y a-t-il pas eu de guerres sanglantes, de vastes conquêtes, de batailles meurtrieres avant ces inventions ? L'espoir d'obtenir la supério-

rité ſur l'ennemi a pu ſuffire pour les faire adopter d'abord ; mais cette raiſon n'en a pas maintenu l'uſage. Car l'Ennemi s'approprie bientôt de ſemblables moyens ; & d'un commun accord on eût renoncé à ces inventions, comme on a renoncé au feu grégeois, ſi chacun n'avoit pas trouvé de l'avantage à les employer. Cette maniere de faire la guerre eſt devenue générale parce qu'elle eſt plus facile, plus commode que l'ancienne. Il y faut moins d'attirail : l'effet des armes eſt plus expéditif ; les actions ſont plutôt décidées.

Les motifs ont été les mêmes, & dans l'inſtitution de ces choſes d'un genre très-ſérieux, & dans l'inſtitution de choſes d'un tout autre caractere. Dans tout ce que l'on imagine de nouveau on a pour objet une plus grande facilité, une plus grande commodité, un plus grand agrément. Ce ſont les ſeuls motifs que l'on puiſſe obſerver dans l'in-

ſtitution, de tout ce que l'homme a inſtitué. Rien de ce qu'il a inventé ne lui étoit néceſſaire au moment de l'invention. Il s'en étoit paſſé juſque-là : & quelques commodités, quelques utilités qu'il ſe ſoit procurées par ſes recherches, il n'en eſt pas moins vrai que, relativement à ſon exiſtence, le fruit qu'il a tiré de ſon induſtrie, étoit, à parler rigoureuſement, un véritable ſuperflu, par conſéquent un luxe.

Si cette propoſition effarouche ; c'eſt que l'on a communément une idée défavorable du luxe. Car, ſi l'on penſoit que le luxe eſt bon : ou ſeulement ſi, comme la juſteſſe le preſcrit, on entendoit par le mot de *luxe* tout ſimplement le *ſuperflu*, l'oppoſé de *néceſſaire* : on ne ſentiroit nulle répugnance à qualifier de ce nom les choſes dont nous tirons le plus de ſervice.

Quand on taxe de luxe une choſe quelconque, on n'entend pas que cette

chose soit sans aucune propriété. Tout ce qu'on veut dire, c'est que l'on peut se passer de la chose dont on parle, qu'elle n'est pas nécessaire. Autrement on ne trouveroit rien que l'on pût taxer de luxe. Car il n'existe rien qui soit en usage, ou dont l'usage continue un certain tems, sans avoir une sorte de propriété, soit d'utilité, soit de commodité, soit d'agrément. Si des esprits bizarres ou puériles introduisent dans la société des nouveautés sans aucun avantage, elles n'y prennent pas : ou elles n'obtiennent qu'une faveur momentanée. Quelque susceptibles que les hommes soient de fantaisie ; quelque pente qu'ils ayent à suivre le torrent de la mode, ils reviennent machinalement à la raison. Les choses, qui n'ont point avec l'organisation de l'homme un tel rapport qu'elles doivent, soit directement soit indirectement, lui apporter du plaisir ou de l'utililé, ne font point d'impression sur lui, ou n'en font pas long-tems.

Il s'en détache bientôt & les dédaigne.

Le mot *Luxe*, pris en lui-même d'une maniere absolue, ne peut donc signifier & ne signifie réellement que les *jouissances superflues*, les *choses superflues* : c'est-à-dire, dont on peut se passer, qui ne sont pas rigoureusement *nécessaires*. Car telle est la valeur du mot *superflu* : on le définit *qui ne sert de rien pour la nécessité*.

Cette explication du mot *Luxe* est la seule qui soit exacte, la seule qui fournisse à l'esprit un point de repos. Toute autre définition ne présentera rien de terminé, rien de clair & de précis. Que l'on essaye d'en donner une différente. Quiconque n'est pas organisé de façon à se persuader qu'il voit nettement, lorsque l'objet, qu'il envisage, est encore confus, finira, après bien des tâtonnemens, par descendre, comme nous, jusqu'à la ligne du plus

étroit néceſſaire pour trouver le point où commence la ſphere du Luxe. C'eſt-là qu'après bien des détours, il en faut venir malgré ſoi. L'on ne fera que s'exhaler en vains diſcours ſur cette matiere, ſi l'on ne poſe pas pour principe, que le mot *Luxe* ſignifie purement & ſimplement, dans ſon ſens fondamental, tout ce qui eſt *ſuperflu*, tout ce qui eſt au-delà du néceſſaire abſolu.

CHAPITRE VI.

Le sens primitif du mot latin Luxus, *confirme la définition qui a été donnée du mot* Luxe *au Chapitre précédent. Le mot* Luxe *a parmi nous fondamentalement, comme chez les Romains, la signification pure & simple de* jouissances superflues. *Les dictionnaires françois, qui ont défini le mot* Luxe, *ne sont pas opposés à cette assertion. Les productions des arts ne donnant que des jouissances superflues, ces productions sont des choses de* Luxe. *Les sociétés devant leur bonheur & leur puissance aux productions des arts, le* Luxe *est donc utile. En effet les peuples, qui en ont le plus, sont les plus puissans.*

Le sens originel du mot Luxe confirme la définition qu'on a donnée de ce mot au Chapitre précédent. Le mot latin *Luxus*, d'où est dérivé le mot fran-

çois Luxe, ſignifioit au propre chez les Romains purement & ſimplement *ſurabondance, ce qui eſt au-delà du néceſſaire, le ſuperflu.* On le voit par des paſſages de différens Auteurs dont la bonne latinité eſt inconteſtable *.

A-TRAVERS les différentes applications que l'on fait parmi nous du mot *Luxe*, on reconnoît pareillement, comme on l'a déja obſervé, que le ſens fondamental qu'il comporte & l'idée ſimple de *jouiſſances ſuperflues*, ſont abſolument les mêmes.

A la vérité, il y a bien quelque confuſion apparente dans l'uſage que l'on fait communément du mot *Luxe*. On qualifie de Luxe en certains cas une choſe ; & l'on ne qualifie pas ainſi cette même choſe en d'autres cas. On em-

---

* On trouvera les preuves de cette propoſition dans une Diſſertation placée en forme d'appendice à la fin de l'ouvrage.

ploye le mot Luxe à l'égard d'une personne en une certaine position; on ne l'employe plus à l'égard de la même personne, dans une autre position, sans que la différence des cas & des positions paroisse fondée sur aucuns principes. Un jugement si variable semble l'effet de l'inconséquence.

Le chaos, que présente à la premiere vue l'usage que l'on fait communément du mot Luxe, se débrouille aux yeux d'un homme attentif. On parvient, en suivant la filiation des idées, à démêler le vrai sens d'une locution qui semble d'abord n'exprimer rien de précis. L'ignorance & l'inapplication répandent bien des obscurités dans le discours ordinaire. Il faut quelquefois chercher ce que le vulgaire veut dire, & ne point s'arrêter à ce qu'il dit : comme l'on fait à l'égard des enfans dont on devine les petites conceptions plus souvent qu'on

ne les trouve énoncées dans leur langage imparfait.

Ce n'eſt pas parce qu'une choſe eſt agréable, brillante, voluptueuſe, qu'on la taxe de luxe. Ce n'eſt pas non plus parce qu'elle eſt ingénieuſe, parce qu'elle demande un grand travail, parce qu'elle coûte cher. Ce n'eſt pas davantage parce que les riches ou les gens d'un ordre diſtingué en font uſage. Ces circonſtances ſe rencontrent dans des choſes qui ne ſont pas de luxe, auſſi-bien que dans d'autres qui en ſont. Ainſi ces qualités, ces rapports n'étant pas particuliers aux choſes de luxe, ce ne ſont pas ces qualités ou ces rapports que l'on veut déſigner, en diſant d'une choſe qu'elle eſt de luxe. Ce terme a donc une autre ſignification. Cette ſignification ne peut exprimer qu'un rapport commun à toutes les choſes que l'on range dans la claſſe du Luxe, & qui ne

convient point à celles qu'on exclut de cette classe. Or, sous quel aspect les choses de luxe présentent-elles ce rapport? C'est uniquement dans leur opposition avec le nécessaire. Donc en prononçant le mot de *Luxe*, on désigne une chose non-nécessaire, une chose qui, entre autres caracteres, a celui d'être *superflue*.

VÉRITABLEMENT quand vous dites d'une chose qu'elle est de luxe, quelques idées accessoires que vous mêliez au sens principal de ce mot; joignez-y, tant qu'il vous plaira, des idées d'improbation, de mollesse, de profusion, de délicatesse, de ruine: au fond vous entendez toujours que la chose dont vous parlez, donne une jouissance dont on peut se passer, qui est superflue. C'est sur cette idée principale que toutes les autres portent: tellement que, si vous la supprimiez, toutes celles que vous y avez jointes, porteroient à faux, & se

trouveroient manquer entierement de justesse.

De même, quand vous taxez de luxe une personne, quelque inculpation que vous renfermiez dans ce terme, vous partez toujours de l'idée que cette personne se permet des jouissances qui portent ses dépenses au-delà du nécessaire relatif à son état ; & par conséquent vous voulez dire qu'elle se permet des jouissances superflues. Car si les dépenses de cette personne, si les jouissances qu'elle se donne & que vous blâmez, étoient nécessaires, le jugement que vous en faites, tomberoit de lui-même. Il n'a d'appui que le sentiment où vous êtes, que ces dépenses, ces jouissances sont superflues.

Les dictionnaires françois, qui ont défini le mot Luxe, ne contredisent pas le système que nous soutenons ici. Mais ils ne présentent ni nettement ni précisément le sens que nous maintenons être le

le ſens fondamental implicitement attaché au mot Luxe par tous ceux qui s'en ſervent.

La Grammaire, dit M. de Saint-Lambert, peut rendre de grands ſervices à la Philoſophie : rien n'eſt plus vrai. Des définitions exactes préviendroient une infinité de mépriſes & de faux jugemens. Malheureuſement, il faut l'avouer, une bonne définition demande preſque toujours beaucoup de philoſophie ; & ceux, qui, comme Dumarſais, l'Abbé Girard, ſont doués des qualités propres à ce genre de travail, daignent rarement s'en occuper. L'article *Luxe*, ainſi qu'un grand nombre d'autres, a été traité dans les Dictionnaires avec trop de négligence. Nous allons examiner ici les définitions que donnent du mot Luxe quelques-uns de ces Dictionnaires.

La définition du mot *Luxe* dans le Dictionnaire de Richelet, eſt celle qui approche le plus de l'exactitude. On

y lit *Luxe*, *s. m. dépense* SUPERFLUE, *soit à l'égard des habits ou de la bouche*. Le Luxe ne consiste pas en ce que l'on fait une dépense *superflue* : il consiste dans l'usage que l'on fait d'une chose *superflue*. Il est vrai que, comme il n'est presque rien dont on puisse se servir sans dépenser, la définition de *dépense superflue* ne donne point un sens faux, mais elle ne porte point un sens net & précis.

Dans le Trévoux on trouve la définition de Richelet, gâtée par une addition mal entendue. Voici l'article : *Luxe*, *subst. masc. Dépense* SUPERFLUE, *somptuosité excessive*, *soit dans les habits*, *soit dans les meubles*, *soit dans la table*. L'addition mal entendue dont on veut parler, est celle de ces mots *somptuosité excessive*. Il semble que dès que l'on a défini le mot Luxe *toute dépense superflue*, les mots *somptuosité excessive*, loin d'ajouter à la premiere définition, comme ils le devroient, l'alterent & l'embrouillent. Car

le mot *Luxe* défini *dépenſe ſuperflue*, ſignifie non-ſeulement *ſompiuoſité exceſſive*, mais encore tous dégrés de dépenſe ſuperflue depuis le premier dégré juſqu'aux plus grands excès. Après avoir défini le mot *Luxe dépenſe ſuperflue*, dire que le mot ainſi défini ſignifie *ſomptuoſité exceſſive*, c'eſt comme ſi, après avoir défini le mot Bled *tout grain farineux propre à faire du pain*, on diſoit que le mot Bled ſignifie *orge* ou *ſeigle* : on ne peut pas plus dire l'un que l'autre. Le mot *Luxe*, défini *dépenſe ſuperflue*, eſt alors un nom générique qui n'exprime pas ſpécialement une partie du genre plutôt qu'une autre, mais qui embraſſe tout le genre.

Cette addition des mots *ſomptuoſité exceſſive*, dans la définition que le Trévoux a donnée du mot Luxe, eſt priſe de l'*Inventaire des deux langues Françoiſe & Latine*, par le Pere Philibert Monet, Jéſuite, imprimé en 1635. Le Pere

Monet dit au mot *Luxe* dans ſon Inventaire, LUXE : *ſomptuoſité exceſſive en habits, meubles, train, viandes, & autres pareilles choſes.*

L'ACADÉMIE Françoiſe a ſuivi tout uniment la définition de Monet. Elle l'a inſérée ſans aucun changement, quant au fond, dans ſon Dictionnaire, en cette forme : *LUXE, ſubſt. maſc. ſomptuoſité exceſſive, ſoit dans les habits, ſoit dans les meubles, ſoit dans la table.*

LA définition du mot *Luxe* par *ſomptuoſité exceſſive* n'eſt pas exacte, non-ſeulement quand on la donne en même temps que celle de *dépenſe ſuperflue* : mais auſſi quand on la donne ſeule. On applique le mot de Luxe en mille occaſions où il n'y a point de *ſomptuoſité exceſſive*, ni même de *ſomptuoſité*. Aujourd'hui que les tabatieres d'or ſimple ſont très-communes, elles n'en ſont pas moins un Luxe de l'aveu de tout le monde ; & perſonne ne dira qu'elles

ſont une *ſomptuoſité*, loin de les taxer d'être une *ſomptuoſité exceſſive.* Des épingles de diamans d'un prix très-médiocre, une petite cave, plus élégante que riche, garnie de flacons pleins d'odeurs, ſont des choſes de Luxe: & ne ſont pas certainement des *ſomptuoſités*. Le ſens du mot *Luxe* n'eſt donc point du tout exprimé par les mots *ſomptuoſité exceſſive*. Cette définition eſt donc abſolument défectueuſe.

Les idées de Luxe & de ſomptuoſité s'avoiſinent: cependant elles different notablement l'une de l'autre. Les idées que le mot *ſomptuoſité* réveille ſont celles de faſte, de grande dépenſe, & d'une certaine maniere large de dépenſer qui n'appartient qu'à l'opulence & qui eſt le contraire de la meſquinerie. Les idées, que le mot *Luxe* réveille dans l'état actuel de nos mœurs, ſont celles d'un ſuperflu agréable que l'on recherche autant pour en jouir que pour

ſatisfaire l'oſtentation ; dans lequel on conſulte à-la-fois la ſenſualité, l'élégance, le bon goût ; & qui tient plus de ces qualités, que de la richeſſe.

Quoi qu'il en ſoit de l'inexactitude ou de l'inſuffiſance des définitions du mot Luxe données dans les Dictionnaires, il eſt évident que celle de Richelet, adoptée & placée au premier rang par les Auteurs du Trevoux, rentre entiérement dans le ſens que nous prétendons être le ſens fondamental attaché à ce mot par ceux qui l'employent ; & que la définition du P. Monet, quoique très-fautive, n'eſt pas oppoſée à notre ſentiment : puiſque l'excès de la ſomptuoſité eſt certainement une dépenſe *ſuperflue*, un emploi de choſes *ſuperflues*.

L'idée de jouiſſances ſuperflues &, par extenſion, de dépenſes ſuperflues, eſt l'idée mere de laquelle émanent toutes les acceptions du mot Luxe en François. Il n'y en a pas une qui ne s'y

rapporte naturellement & ſans effort. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ſçavent la langue, & qui poſſedent un peu la métaphyſique de la Grammaire. Si l'on n'applique pas communément le terme de Luxe à des jouiſſances, dans le fond tout auſſi ſuperflues que le ſont celles auxquelles on l'applique, c'eſt que l'on eſt habitué à ces jouiſſances non taxées de Luxe, & que par cette raiſon on les croit néceſſaires.

Les hommes, pour l'ordinaire, ne jettent point les yeux au-delà de l'horiſon borné qui les environne. Sont-ils accoutumés de longue main à certaines commodités : ils regardent ces diverſes commodités comme eſſentielles, comme nées pour ainſi dire avec eux. Ils étendent ce ſentiment juſques ſur ce qui eſt d'un uſage établi dans chacun des différens ordres de citoyens ; enſorte que ce qui eſt d'un uſage commun dans l'un de ces ordres, eſt, pour ceux qui y

ſont compris, réputé ſimple, indiſpenſable; & qu'au contraire, ce qui ſort de l'uſage commun eſt blâmé comme *Luxe*, c'eſt-à-dire, comme *ſuperflu*. De-là vient que l'on eſt choqué de voir une femme de baſſe condition vêtue de ſoie, & qu'on ne l'eſt pas de voir une femme d'un état plus relevé vêtue de même : quoique celle-ci puiſſe être moins opulente que celle-là.

CETTE obſervation eſt la clef des opinions populaires ſur le Luxe, qui, expliquées de toute autre maniere, ne préſentent qu'un chaos où l'eſprit ſe confond. La qualification de Luxe, telle qu'on l'entend donner tous les jours, n'étant réglée ni ſur les beſoins naturels de l'homme, ni ſur l'eſpece des choſes, ni ſur la fortune des perſonnes, ni même ſur le rang légal des conditions entre elles; mais ſeulement ſur l'uſage commun, au jour où l'on parle, des différentes claſſes de la ſociété.

On s'assurera par une réflexion très-simple, que les hommes pensent & se reglent ainsi. A mesure que les arts s'étendent dans une nation ; à mesure que leurs productions se multiplient & deviennent d'un usage plus commun ; les choses, d'abord comprises dans la classe des choses de Luxe, cessent d'y être comprises ; & la dénomination de Luxe est transportée aux choses de nouvelle invention ou de nouvel usage.

Lorsque l'on employe le mot Luxe en parlant de la maniere de vivre, on a le plus souvent dans l'esprit une idée qui, bien que formée d'idées relatives, est néanmoins absolue ; & qui a pour opposé l'idée d'un nécessaire quelconque qu'on établit suivant ses habitudes, ses lumieres ou ses préventions.

Si l'on a tant de peine à s'entendre mutuellement les uns les autres, en parlant de Luxe ; si l'on a souvent l'air de ne pas s'entendre soi-même ; il pa-

roît donc que cela ne vient point d'un défaut de concert ni d'aucune incertitude sur la signification du mot *Luxe*. Car il est assez convenu que ce mot signifie les *jouissances superflues*. La difficulté vient de ce que l'on n'est d'accord ni avec les autres ni avec soi dans l'application du mot ; & l'on n'est pas d'accord, parce que l'on n'a pas une idée exacte de ce qui est superflu & de ce qui est nécessaire. Voilà le nœud.

POUR délier ce nœud, il faut s'élever au-dessus des habitudes, écarter les préjugés, consulter la nature. Nos mœurs actuelles la déguisent. Il faut se transporter en esprit hors du sein des sociétés policées, s'élancer jusqu'aux âges qui ont précédé leur naissance, & voir comment l'homme subsistoit dans les temps antérieurs à toutes les inventions des arts. C'est là : c'est uniquement là que l'on peut prendre une notion juste de ce qui est réellement nécessaire. No-

tre essence n'a point changé. Ce qui suffisoit alors pour le maintien de la vie, suffiroit aujourd'hui. Le dénuement où vivent encore plusieurs nations Sauvages differe peu de l'état primitif. Le tableau de leur simplicité doit nous éclairer & guider notre imagination. Préocupés comme nous le sommes par les usages que nous avons sous les yeux dès l'enfance, nous aurions peine, sans l'exemple de ces nations, à discerner les bornes où se renferment les vrais besoins. L'étroit nécessaire une fois reconnu : nulle obscurité sur la sphere du superflu. Où les limites du premier finissent ; le regne du second commence.

LORSQUE le mot *Luxe* a été imaginé, on étoit déjà habitué à un grand nombre de choses de Luxe que l'on regardoit comme *nécessaires*, & que l'on n'entendoit pas indiquer par ce mot. Il embrassoit mille sortes de

jouiſſances qui n'y ſont plus compriſes. Si ce terme eût été inventé plutôt, il en eût déſigné un plus grand nombre. En partant des idées qui ont donné naiſſance au mot Luxe, & remontant de cette maniere juſques aux temps où les hommes ne poſſédoient rien & jouiſſoient uniquement des dons ſpontanés de la terre, on ne peut s'empêcher de reconnoître le ſceau du Luxe tout autant dans les premieres additions faites à ces dons par l'induſtrie humaine, que dans les jouiſſances ajoutées par les recherches modernes à celles qu'on avoit déjà. L'analogie entre ces choſes eſt parfaite.

Nous ne donnons donc point une extenſion arbitraire à la ſignification du mot Luxe, quand nous l'appliquons à tout ce qui n'eſt pas de néceſſité. Tel eſt le ſens de ce mot dans l'intention de tous ceux qui l'employent. Nous démontrons ſeulement ici que les carac-

teres qui sont généralement appliquer le nom de Luxe à certaines choses, se trouvent pareillement & complettement dans tout ce qui n'est pas de la plus étroite nécessité. Le vulgaire qualifie de Luxe certains objets, & ne qualifie pas de même d'autres objets qui ne sont pas plus nécessaires : s'il agit ainsi c'est en quelque sorte contre son dessein ; c'est par ignorance, par inattention. Ses préjugés & ses habitudes l'empêchent d'appercevoir les caracteres du Luxe où ils sont : mais ces caracteres n'en existent pas moins, quoique le vulgaire ne les apperçoive pas ; & l'idée de superflu étant attachée dans la langue au mot Luxe, il n'est pas libre à quiconque sçait voir, à quiconque raisonne, de ne pas comprendre dans la classe du Luxe tout ce qui a le caractere de superflu.

Ainsi, d'une part, l'idée essentielle attachée au mot *Luxe* étant celle de

jouissance superflue ; d'une autre part, les jouissances procurées par les arts ayant toutes le caractere de *superflues*, quoique le vulgaire ne le voye que dans les choses de nouvel usage, il s'ensuit que toutes les jouissances que nous tenons des arts, sont Luxe. Or, à l'exception d'un très-petit nombre de jouissances, auxquelles l'art n'a pû rien ajouter, parce qu'elles ne dépendent point des objets extérieurs, ou parce que les objets extérieurs dont elles dépendent ont été formés par la nature d'une maniere propre à completter ces jouissances, l'homme dans l'état actuel de la société n'ayant nulle jouissance que l'art n'ait créée ou dans laquelle il n'ait enchéri sur la nature; il s'ensuit, malgré l'opinion commune, que parmi nous, à considérer les choses intrinsequement, toutes nos jouissances sont *luxe*, soit quant à la forme seulement, soit quant au fond & quant à la forme tout ensemble.

D'un côté, tout ce que nous avons au-delà de notre corps, tout ce que nous ajoutons aux premiers dons qui nous ont été faits, étant *luxe*; d'un autre côté, les nations les plus puissantes, les plus heureuses étant celles qui ont le plus de ces choses de luxe, & les nations les plus foibles, les plus malheureuses étant celles qui en ont le moins; peut-on, à s'en tenir à cette considération seule, se défendre de penser que le Luxe est utile aux sociétés politiques?

Mais, indépendamment de ce motif, une autre raison tout-à-fait décisive se présente en faveur du Luxe. Tout le monde convient que les choses utiles, comme l'annonce l'épithete qui les désigne, font en particulier le bien des hommes, & en général celui des corps politiques. Or les objets utiles & ceux que l'on taxe de luxe, quoique distingués les uns des autres dans l'usage commun, étant comparés par un œil philosophi-

que au néceſſaire rigoureux, ne forment abſolument qu'un ſeul & même genre. Les choſes d'un genre ne peuvent, par une ſuite de l'homogénéité des qualités qui les conſtituent d'un même genre, avoir, par ces qualités, les unes un effet, les autres un autre. Elles ne peuvent, par exemple, être les unes profitables, les autres nuiſibles à l'égard du même ſujet. Donc il n'eſt pas poſſible de concevoir que ce que l'on nomme Luxe, étant du même genre que ce que l'on nomme utile, n'opere pas des effets politiques pareils à ceux de l'utile; & que l'un ne concourre pas comme l'autre, chacun dans ſa proportion, au bien de la ſociété.

A la vérité les choſes d'un même genre peuvent avoir des qualités très-diſſemblables outre les rapports communs conſtitutifs du genre ſous lequel on les range; & peuvent par conſéquent avoir des effets tout différens. L'aconit

&

& l'orvale ſont l'un & l'autre du regne végétal, & n'en ont pas moins des propriétés fort oppoſées.

MAIS les effets, réſultans des rapports communs qu'ont entre elles les choſes qui forment un genre, ſont néceſſairement les mêmes dans chacune des choſes de ce genre, quelques propriétés particulieres qui d'ailleurs s'y rencontrent ; & de ce qu'une choſe produit un effet en raiſon des qualités qui lui ſont communes avec toutes les choſes de ſon genre, il faut en conclurre que toutes les choſes de ce genre produiſent le même effet ; puiſqu'elles ont en elles la cauſe de cet effet ; & que l'efficacité de cette cauſe ne pourroit être détruite ſans que le caractere de leur genre ne le fût également.

LES recherches dont les fruits ſont appellés utiles, ne fourniſſent que des choſes dont on peut ſe paſſer. Leur principe eſt le deſir du bien-être. Ces

recherches s'exécutent par le travail. Elles étendent & diversifient les moyens de jouir. Tous ces caracteres se trouvent dans les recherches dont les fruits sont appellés superflus. Aussi l'effet des unes & des autres, à l'égard de l'homme, est-il en derniere analyse parfaitement semblable. Les unes & les autres ajoutant à ce qu'il a, l'enrichissent & lui donnent des sensations agréables, ou lui en épargnent de pénibles.

CET effet, à l'égard de l'homme individuel, résulte nécessairement des rapports communs que ces deux sortes de recherches ont entre elles. L'état de société ne change point ces rapports. Par conséquent, de même que ces recherches, considérées sous l'aspect le plus généralisé, n'ont pas & ne peuvent avoir, par les qualités qui leur sont communes, des effets différens les unes des autres à l'égard de l'homme individuel; de même, l'état de sociéte, ne chan-

geant point ces rapports, elles n'ont pas & ne peuvent avoir des effets différens les unes des autres à l'égard des sociétés politiques.

Pour que les choses que l'on nomme vulgairement Luxe, & celles qu'on nomme exclusivement utiles, produisissent les unes des effets essentiellement différens de ceux que produisent les autres sur les hommes & sur les sociétés politiques, il faudroit que ces deux especes de choses différâssent l'une de l'autre par des qualités d'une essence entierement différente. Or ces choses sont absolument de même nature au moral ainsi qu'au physique. Il est impossible, quand on les envisage dans leur rapport avec l'étroit nécessaire, de découvrir dans les unes aucun caractere véritablement essentiel qui ne se trouve complettement dans les autres.

En un mot, le Luxe, à quelque point qu'on veuille le distinguer de

l'utile, n'eſt, auſſi-bien que l'utile, tout ſimplement au fond, que la jouïſſance des biens créés par la nature & appropriés par l'art à notre uſage. Pourquoi ne ſeroit-il pas avantageux aux Etats? Ses recherches, ſes travaux, comme ceux dont l'utile eſt l'objet, étendent nos facultés, nous ouvrent des reſſources, & multiplient nos richeſſes!

CHAPITRE VII.

Les détracteurs du Luxe ne s'entendent pas eux-mêmes ; ils appliquent arbitrairement le mot Luxe, qualifiant de Luxe des choses du même genre que celles qu'ils ne qualifient pas ainsi. Examen de leur sentiment. Vaines objections contre le Luxe. Les adversaires du Luxe ne l'attaquent point dans sa véritable universalité. L'opulence & la puissance d'une nation procedent de ses dépenses.

LES détracteurs du Luxe semblent s'aveugler volontairement. Ils n'appellent point Luxe ce qui est d'un usage ancien. Leurs imputations ne tombent que sur les recherches nouvelles. Ils ne veulent point voir que ce qu'ils permettent comme usité, comme non-répréhensible, est du même genre que ce qu'ils condamnent ; ni faire réflexion que ces choses qui n'attirent point leur censure,

ont eu leur tems de nouveauté & méritoient alors, selon leurs principes, autant d'être taxées de luxe que ce qu'ils proscrivent. Ils ne veulent point voir que ces recherches nouvelles qu'ils blâment, sont la suite naturelle du perfectionnement des arts & des progrès de l'esprit & du goût.

On se procure aujourd'hui mille commodités, mille agrémens qu'on ne se procuroit pas autrefois : parce que l'on sçait aujourd'hui mettre plus d'entente dans ce que l'on fait : on a plus de finesse & de génie. On bâtit présentement des demeures plus grandes, plus ornées, distribuées plus commodément que dans le douzieme siecle ; parce qu'on a l'esprit de sentir que cela est mieux; & que les progrès des arts mettent en état d'exécuter ces choses. C'est ainsi qu'on a élargi successivement & pavé les rues si étroites & si fangeuses sous le regne de S. Louis.

LES hommes ont toujours porté le Luxe aussi loin qu'ils l'ont pû. Le défaut de moyens ou de connoissances les a seul arrêtés. Jamais l'intention ne leur a manqué. Cela est tout simple. On augmente son bonheur en étendant ses jouissances. Dans tous les tems le produit foible ou fort des travaux a été consommé, sous Hugues Capet comme sous le regne présent. Or sous Hugues Capet, par exemple, ou bien le travail n'équivaloit qu'à la consommation indispensable du travailleur & de son maître, quand le travailleur en avoit un: ou bien il la surpassoit. Si le travail n'équivaloit qu'à la consommation indispensable, ce n'étoit pas par systême qu'on ne consommoit pas au-delà; c'étoit par impossibilité de consommer davantage, par pénurie. Si le travail surpassoit la consommation indispensable, il en résultoit un fonds qui ne pouvoit être consommé qu'en choses non-indispensables, & conséquemment qu'en

Luxe d'une eſpece ou d'une autre. Car la préciſion rigoureuſe qu'on doit ſuivre en matiere de raiſonnement, n'admet point ici de milieu: les choſes ſont ou néceſſaires ou ſuperflues; & ce qui eſt ſuperflu eſt Luxe.

Un payſan de North-Hollande occupe une maiſon bien bâtie, garnie de meubles; a des armoires remplies de linge, de hardes; a de l'argenterie, une batterie de cuiſine de cuivre; ſe nourrit de viande & de bierre. Un payſan du Limoſin habite une mauvaiſe chaumiere, n'a ni meubles ni linge ni hardes, vit de châtaigne & d'eau. Voilà deux hommes de même nature, ayant les mêmes beſoins, dont les conſommations ſont fort différentes, & qui ſubſiſtent également. Si celui des deux qui conſomme le moins, a le néceſſaire, l'autre a certainement un grand ſuperflu. Or le payſan du Limoſin a le néceſſaire, puiſqu'il ſubſiſte, qu'il éleve

des enfans, & que ses peres ont vécu comme lui. Si vous ne taxez pas de Luxe les consommations du North-Hollandois, sur quel fondement vous appuyerez-vous pour taxer de Luxe les délicatesses, les somptuosités de l'homme très-riche ? Toutes ces jouissances, celles de l'un comme celles de l'autre, considérées relativement à l'étroit nécessaire, sont homogenes. Nul trait ne les distingue. Elles ont toutes un objet commun, le bien-être : objet que le Nort-Hollandois & l'homme très-riche recherchent avec le même empressement dans la proportion de leurs moyens respectifs & selon que les circonstances le leur permettent.

FORMEZ une suite d'états depuis celui du paysan aisé qui jouit de son aisance, jusqu'à celui de l'homme le plus riche qui jouit de sa richesse, ensorte que les gradations de cette échelle ne sautent aucun des degrés qui peuvent dif-

férencier ces états ; n'eſt-il pas vrai que du premier de ces états au ſecond, du ſecond au troiſieme, & ſucceſſivement juſqu'au dernier, les dépenſes varieront & croîtront ſi imperceptiblement de proche en proche que, ſi vous n'avez pas qualifié de Luxe les dépenſes du premier, vous ne pourrez, en parcourant graduellement toute l'échelle, taxer de Luxe les dépenſes du dernier, ſans ſortir de toute analogie. Tant les dépenſes qui ſont au-delà de l'étroit néceſſaire ont toutes de reſſemblance dans leur objet & ſe confondent pleinement par-là les unes avec les autres. Tant elles ſont d'une ſeule & même eſpece, conſidérées dans leur rapport avec l'étroit néceſſaire.

SI les détracteurs du Luxe ſe donnoient la peine de mettre en maſſe les effets de tout un peuple, de les évaluer & de les partager en deux claſſes, l'une qui comprît ce qu'ils appellent Luxe,

& l'autre ce qu'ils n'appellent point Luxe ; ils trouveroient que la valeur de ce qu'ils appellent Luxe, n'eſt peut-être pas la centieme partie de la valeur de ce qu'ils n'appellent point Luxe. De-là ils concluroient ſans doute que ſi quatre-vingt-dix-neuf parties d'une maſſe ne ſont pas préjudiciables à l'Etat, une centieme partie ne ſçauroit l'être.

Il eſt aiſé de ſe figurer l'état des premieres ſociétés dans leurs commencemens. Le Luxe étoit alors très-peu de choſe. Les ſociétés étoient auſſi très-foibles. Suivez leurs progrès juſqu'au tems actuel : vous verrez le Luxe s'accroître ſans ceſſe, & leurs richeſſes, leur puiſſance s'accroître pareillement. Il n'y a pas de comparaiſon à faire entre la France préſente & l'ancienne Gaule conquiſe par Céſar. La Gaule, lorſque les Romains y pénetrerent, nourriſſoit à peine quatre millions d'habitans, qui preſque tous vivoient durement, vêtus

de peaux, ſans meubles, dans de méchantes maiſons formées de poteaux & de claies, la plûpart bâties au milieu des bois. Aujourdhui la France, qui ſans doute pourroit être plus floriſſante, a dans ſon ſein plus de dix-huit millions d'habitans, dont un million au-moins jouit de la plus grande abondance & des délices de la vie. La moitié du reſte vit dans l'aiſance; les plus malheureux de l'autre moitié ſont moins miſérables que les trois quarts & demi des Gaulois ne l'étoient. Le pays eſt le même. Les arts, enfans du Luxe, ont ſeuls produit la différence de ces ſiècles reculés au nôtre.

Jettez les yeux ſur la face du monde & paſſez les nations en revue. Les peuples où vous trouverez le plus de Luxe, ſont les peuples les plus puiſſans. La France, l'Angleterre, l'Italie tiennent ſans doute le premier rang dans l'Europe; ce ſont les contrées où

le Luxe regne avec le plus d'éclat. Quel renom de puiſſance & de grandeur les anciens peuples de l'Aſie, ſi fameux par leur Luxe, n'ont-ils pas acquis! Préſentement même que l'Aſie, malgré l'effet deſtructeur des gouvernemens qui y ſont établis, conſerve encore quelque Luxe; combien n'efface-t-elle pas l'Afrique & l'Amérique dont les malheureux habitans ne connoiſſent preſque rien au-delà des premieres néceſſités de la vie?

Qu'on y réfléchiſſe ſérieuſement. En quoi conſiſte la force d'un Etat? N'eſt-ce pas dans les moyens des particuliers? En quoi conſiſtent les moyens des particuliers? N'eſt-ce pas d'une part dans leur induſtrie, & de l'autre part dans les biens, de quelque eſpece qu'ils ſoient, acquis par leur induſtrie au-delà de leur ſubſiſtance? Et d'où ces biens tirent-ils leur prix? D'où l'induſtrie re-

çoit-elle ſon activité ? N'eſt-ce pas du goût du Luxe ?

AINSI, ſoit que l'on ſe regle par les démonſtrations du raiſonnement, ſoit que l'on veuille s'appuyer ſur l'autorité des faits, on reconnoîtra que le Luxe, loin d'empêcher un Etat de fleurir, eſt un reſſort ſi néceſſaire que ſi vous le ſupprimez, nulle nation ne peut plus être heureuſe ni puiſſante. Il y a plus : l'objet, pour lequel les hommes ſe ſont réunis en ſociété, eſt dès-lors manqué ; puiſque c'eſt préciſément le deſſein de ſe procurer des jouiſſances de Luxe qui les a raſſemblés. Parler contre le Luxe, c'eſt parler contre la richeſſe, l'aiſance & les arts : c'eſt s'élever contre les mêmes choſes que dans d'autres occaſions on appelle en témoignage de la proſpérité publique.

ON objecte que le goût du Luxe, en augmentant les deſirs & les conſom-

mations de chaque individu, fait augmenter néceſſairement le prix des ſalaires dans toutes les claſſes; que l'État eſt alors dans la néceſſité de payer plus cher ſes ſtipendiaires, & que ce surhauſſement de dépenſe, le minant par degré, finit par le ruiner. Nous pouvons aiſément répondre à cela. Il eſt très-vrai que le goût du Luxe fait augmenter le prix des ſalaires: mais ce n'eſt pas ſimplement parce qu'il augmente les deſirs & les beſoins; c'eſt parce qu'il augmente les richeſſes, en augmentant l'induſtrie, l'ardeur pour le travail, ſource de preſque tous nos biens. Si donc, par l'exiſtence du Luxe, le Gouvernement eſt obligé de payer plus cher; il a auſſi de plus grandes reſſources. Sa dépenſe & ſa recette ſe proportionent, & l'Etat gagne par le Luxe d'être plus heureux & plus puiſſant.

Ce n'eſt point l'avidité des ſtipendiaires qui décide de leur ſolde. Il n'y

a point de ſimple fuſilier dans les troupes qui ne voulût avoir le traitement d'un Général, s'il eſpéroit de l'obtenir. Il n'y a point de ſubalterne dans les bureaux qui ne voulût avoir le traitement d'un Miniſtre, ſi l'on conſentoit à ſes demandes. Ce ſont les moyens réels du conſommateur qui fixent ſa conſommation; & ce ſont les moyens réels de la maſſe des conſommateurs qui taxent le prix d'une denrée exiſtante. Les prétentions des ſtipendiaires ne peuvent donc jamais forcer le Gouvernement d'excéder les moyens naturels qu'il a pour les payer. Si le ton général de la nation exige qu'on accorde un traitement abondant à ceux que les affaires de l'Etat obligent d'employer; ce même ton annonce que la nation eſt dans une telle ſituation qu'elle peut fournir au tréſor public de quoi ſubvenir à cette dépenſe.

VOILA ce qui ſe trouvera vrai, toutes

toutes les fois qu'une économie éclairée par la raison ; modifiée par les circonſtances, telle enfin qu'elle doit être pour être ſage, préſidera aux dépenſes publiques. On n'infirmera point cette aſſertion par l'exemple de quelques Royaumes où ſemble régner un eſprit de vertige ; où pour cent moutons il y a cinquante bergers ; où la paie des ſoudoyés n'eſt pas réglée ſur la fortune générale de l'Etat, mais ſur la richeſſe de la Capitale ou de la Cour, & plus encore, ſur l'incurie avec laquelle un Gouvernement trop abandonné à ſa propre prudence, trop sûr d'impoſer à ſon gré des contributions proportionnées à ſes diſſipations, prodigue ſes finances.

QUICONQUE propoſe un ſyſtême, entend que les choſes, auxquelles ce ſyſtême doit s'appliquer, ſeront dans l'ordre où elles doivent être. Si le deſordre prend la place de l'ordre : alors toutes les combinaiſons peuvent manquer leur

effet, ſans que le ſyſtême en lui-même en ſoit moins juſte. Le Luxe favoriſe la proſpérité des Etats : mais c'eſt autant que la conſtitution du Gouvernement n'en altere pas l'utile influence. Avec une mauvaiſe conſtitution, il n'y plus de plan qui ſoit bon. Il faut bien ſe garder, en raiſonnant d'après des faits ſur un principe politique, de lui attribuer des vices qui découlent uniquement de la forme du Gouvernement établie dans le pays où l'on obſerve ces faits.

ON commet cette faute, lorſque l'on impute au Luxe de rendre les hommes vénaux, de leur ôter par-là tout eſprit public, & de les diſpoſer à la ſervitude. Les hommes ne ſe vendent que quand on peut les acheter. Supprimez les facultés du corrupteur : ils reſteront incorrompus au milieu du plus grand Luxe. Au contraire, quiconque aura beaucoup de graces à répandre & un grand pouvoir dans la main, ſe les aſ-

servira, soit qu'ils s'adonnent au Luxe, soit qu'ils ne s'y adonnent pas. Ce n'est pas le Luxe qui les rend corruptibles : ils le sont par leur propre caractere. Les hommes se donnent pour du pain comme pour de grandes sommes d'argent. Sp. Mælius aspire dans Rome à la Royauté : il gagne la moitié du peuple avec les bleds qu'il distribue ; & sans l'activité du Sénat qui découvrit le projet de Mælius, les Romains, si jaloux de leur liberté, l'auroient peut-être perdue dès-lors.

Pareillement l'esprit public ne s'affoiblit généralement dans les membres d'un Etat que quand cet esprit ne leur apporte aucun avantage ; & l'on ne renonce à la liberté que quand on désespere de la conserver. Le Luxe n'opere point ces malheureuses dispositions de l'ame. Elles proviennent d'une constitution de Gouvernement où les droits

du peuple & du Prince ſont mal combinés pour l'intérêt commun.

C'EST auſſi par mépriſe que l'on reproche au Luxe de prendre par degré un tel empire ſur les eſprits qu'enfin ceux mêmes qui s'y ſentent le moins de penchant, ſont contraints par bienſéance, par raiſon d'affaires de s'y livrer au-delà de leurs moyens, & de ſacrifier pour cela non-ſeulement le repos de l'eſprit, mais encore ſouvent les beſoins réels ou du moins les ſatisfactions les plus douces & les plus raiſonnables. Ce déſordre, dont les ſuites au reſte intéreſſent plus les particuliers que l'Etat, ne vient pas de la nature du Luxe. C'eſt encore à la conſtitution du Gouvernement qu'il faut attribuer cet effet. On ne ſe jette avec ardeur dans les dépenſes outrées de pure oſtentation, cette conduite ne devient générale, que dans les pays où la loi fléchit ſous le puiſſant

& n'eſt forte que contre le foible ; où la faveur décide de tout ; où l'on ne peut ſe flatter de rien obtenir avec l'aide ſeule de l'équité, du mérite & de la raiſon ; & principalement où l'argent ſeul ouvre preſque toutes les portes qui conduiſent aux honneurs, aux dignités, aux emplois diſtingués. On ſent qu'alors ce n'eſt point le goût du Luxe qui domine lors même que l'on paroît s'y abandonner entierement. On eſt entraîné par des motifs tout-à-fait étrangers à ce goût, par des vues de vanité, d'ambition, de fortune ; & même, en bien des cas, par la vue ſimple de ſe maintenir dans l'état où l'on eſt.

En Suiſſe, en Hollande, en Angleterre, on ne voit nulle part la diſparate ridicule qui réſulte d'un extérieur ſomptueux & d'une miſere intérieure. Les dépenſes s'y diſtribuent plus judicieuſement. Pourquoi cela ? Les hommes ne ſont pas là d'une autre nature qu'ailleurs.

Ils n'ont pas un discernement plus fin sur ce qui constitue véritablement le bien-être; & si l'on relevoit la dépense générale du total des habitans de ces contrées, & qu'on la combinât avec le nombre des habitans, on trouveroit qu'ils dépensent par tête en commodités, en superflu, en luxe enfin, beaucoup plus que ne font des peuples auxquels on se croit en droit de reprocher le luxe le plus déréglé. La bonne conduite des Anglois, des Suisses & des Hollandois à cet égard s'explique par la constitution politique de leur pays. L'arbitraire n'y a pas lieu. Les offices n'y sont pas vénaux. La vigueur des loix, & la sagesse des institutions y dispensent de courir après le crédit, après la réputation d'être riche. On peut s'en passer parmi eux sans compromettre ni sa sûreté ni son avancement. En quelque lieu que ce soit où regnent d'autres mœurs avec une autre constitution de gouvernement, inutilement entreprendroit-on de

réformer ces mœurs par la voie des exhortations, tant que la constitution politique n'y sera point changée.

LES adversaires du Luxe sentent si bien que les choses de luxe sont nécessaires au bonheur des hommes & à la puissance des Etats, qu'ils se gardent d'attaquer le Luxe dans sa véritable universalité. Leurs déclamations n'embrassent, comme on l'a déjà observé, que certaines parties du Luxe; quoique ces parties soient tout-à-fait du même genre qu'une infinité d'autres qu'ils n'appellent point Luxe.

CONSIDÉRONS avec ces censeurs les choses qu'ils qualifient de Luxe, & considérons-les comme si elles méritoient cette qualification exclusivement. Comptons pour rien l'identité de genre que ces sortes de dépenses ont avec d'autres qu'ils ne desapprouvent point; identité cependant qui devroit mettre ces dépenses à l'abri de toute repréhension.

Les dépenſes que les adverſaires du Luxe condamnent, ont pour objet l'extenſion des commodités de la vie, la décoration, les délicateſſes de toutes ſortes, le faſte, les plaiſirs recherchés. Il faut à cet égard admettre de deux choſes l'une. Ou ceux qui ſe permettent ces jouiſſances, ne conſomment que leur revenu, ou ils vont au-delà. Si ceux qui ſe les permettent ne vont point au-delà de leur revenu, ces dépenſes en remplacent d'autres d'une eſpece différente, qui conſommeroient également le revenu. Car il n'eſt point queſtion ici d'épargnes. Chacun en général conſomme ſon revenu. D'ailleurs les épargnes ne ſont jamais qu'une ſtagnation paſſagere. Si les amateurs des choſes que l'on taxe vulgairement de Luxe, ne ſe renferment point dans leur revenu, il faut qu'ils y ſuppléent en créant par leur induſtrie des valeurs égales à leur dépenſe. Les hommes ne ſe donnent rien pour rien les uns aux

autres. Personne n'est disposé à se fatiguer pour faire part gratuitement à autrui des fruits de son labeur.

Ainsi de ces sortes de dépenses il ne résulte nul préjudice pour l'Etat, lorsqu'elles n'excedent pas le revenu; puisqu'elles ne font dans ce cas que tenir lieu d'autres manieres de dépenser. Quand les satisfactions de ce genre excedent le revenu, il en résulte des avantages pour l'Etat; puisqu'elles provoquent ainsi d'autant plus le travail & l'industrie qui par leurs productions augmentent la masse des valeurs & des jouissances nationales. On peut aller plus loin & dire que le goût de cette sorte de Luxe, lors même qu'il ne sort pas des bornes du revenu, est plus avantageux à la République que beaucoup d'autres especes de jouissances. Il nourrit l'émulation parmi les artistes. Il excite les recherches, les inventions. Il accélere le progrès des arts.

On doit en conséquence établir pour

maxime que l'opulence & la puiſſance d'une nation qui poſſede un grand territoire naiſſent de ſes dépenſes : ſurtout lorſque ſes dépenſes ont pour objet les productions nationales. Le travail eſt le pere de l'opulence. La terre inépuiſable dans ſes dons, récompenſe toujours la ſueur de l'homme laborieux qui la ſollicite, en le comblant de richeſſes à proportion de ſes ſoins & de ſes peines. Mais l'appas ſeul des jouiſſances encourage le travail. L'abondance des biens n'eſt qu'un avantage ſtérile, ſi l'on ne trouve pas à en faire un uſage qui plaiſe. Sans l'eſpoir des ſatisfactions qu'on peut tirer de l'opulence, on ne daigneroit pas prendre la peine de devenir opulent. L'aſſurance, qu'on a d'échanger à ſon gré le ſuperflu, eſt ce qui crée le ſuperflu. C'eſt cette cauſe active qui fertiliſe les champs, fait fouiller les mines, enfante les inventions, les découvertes & tout ce qui rend une nation floriſſante & redoutable.

CHAPITRE VIII.

*DISCUSSION du ſentiment de quelques Economiſtes modernes par rapport au LUXE *. Un bon Gouvernement doit diminuer ſes dépenſes pour que ſes ſujets ayent du LUXE. Cette maxime eſt préférable à l'eſprit des Loix ſomptuaires. Heureux effets du LUXE.*

TOUTES les ſortes de dépenſes volontaires tournent au profit de l'Etat: parce que toutes provoquent le travail, & que la production ſuit le travail. Il n'y a de diſtinction à faire que du plus au moins dans l'utilité dont elles ſont à la République. Les plus avantageuſes ſont celles qui animent le plus les arts, & dont les objets ont le plus de conſiſtence & de durée.

LES différences, que quelques économiſtes modernes veulent établir par

* Quand on parle des Economiſtes modernes dans cet Ouvrage, on n'a en vue que ceux dont les ſentimens y ſont diſcutés.

rapport à la reproduction des biens de la terre entre les dépenses qui se payent à la classe qu'ils appellent *productive*, & celles qui se payent à la classe qu'ils appellent *stérile*, dans laquelle ils comprennent tout ce qui n'est pas aliment ou matiere premiere, sont absolument illusoires. Ils posent pour base de leur systême qu'une somme, dépensée annuellement à la culture de la terre, rapporte annuellement le double de cette somme; & donne par conséquent un produit net égal à la premiere dépense. Ils prétendent ensuite que la reproduction continue, quand on dépense une moitié de ce produit net dans la classe stérile & l'autre moitié dans la classe productive; mais que la reproduction est arrêtée, si l'on dépense dans la classe stérile seulement un sixieme en sus de la moitié du produit net. Cette idée n'a nul fondement. 1°. Si la moitié du produit net peut être employée sans inconvénient dans la classe stérile; comment un sixeme de plus qui y seroit porté,

pourroit-il nuire ? 2°. Tant que le cultivateur conſervera les mêmes moyens dont il a eu beſoin pour la premiere production, il doit en obtenir de nouveau une ſemblable, de quelque maniere que le produit net ſe conſomme ſoit dans la claſſe productive, ſoit dans la claſſe ſtérile.

Ce produit net eſt le produit d'une terre, défalcation faite des avances annuelles qu'exige la culture. Les avances annuelles, ſuivant ces Auteurs, comprennent la nourriture du bétail, la nourriture du Colon, ſes gages, les profits de l'Entrepreneur, l'entretien des inſtrumens ruraux, les intérêts des avances primitives, ſur le pied de dix pour cent. La défalcation des avances annuelles, ainſi compoſées, embraſſe non-ſeulement toutes les avances poſitivement néceſſaires à la culture pour une année, mais encore toutes les ſommes néceſſaires pour l'aſſurer à jamais : vû que l'in-

térêt des avances primitives, ſur le pied de dix pour cent, ſuffit, & même avec profit, pour rétablir ces avances à meſure qu'elles dépériſſent. Le ſort du produit net n'importe donc pas phyſiquement à la reproduction?

Ce revenu net, à quelque propriétaire qu'il appartînt, pourroit être livré en denrées. Que le propriétaire, affamé comme un autre Eréſicthon, conſomme ſeul ces denrées, ou qu'il les partage avec une troupe de gens à ſon choix, ou que par bizarrerie il les brûle: dans l'un ou l'autre de ces cas il eſt évident que la terre n'en continuera pas moins de produire annuellement le même revenu net; puiſqu'elle a conſervé les reſſorts de ſa fécondité, qui ſont les avances annuelles du cultivateur.

Cela poſé: comment ce revenu net, dépenſé dans la claſſe ſtérile au profit d'ouvriers actifs, intelligens, qui rendent des ouvrages pour le pain qu'on

leur donne, nuiroit-il plus à la reproduction que s'il étoit consommé par des fainéans ou réduit en cendre ?

Ce que les écrivans dont nous parlons disent de la nécessité du retour à la terre de tout le produit de la terre, est absolument faux, non-seulement à s'en tenir à la lettre de leur expression, mais encore à considérer l'idée qu'ils ont voulu exprimer. Nulle partie des produits de la terre n'y retourne, si ce n'est en fumier. On ne fait usage des biens de la terre qu'en les consommant. Le sort de ce qui est porté à la classe productive est à cet égard parfaitement semblable au sort de ce qui est porté à la classe stérile. Les dépenses prises sur le produit net & payées à la classe productive, ne peuvent tourner au profit de la production qu'autant que le cultivateur, au lieu de les employer en consommations de plaisir, les applique à de nouvelles cultures. Les dépenses également prises sur le produit net &

portées à la classe stérile, économisées & appliquées de même, auroient le même effet. Ainsi, nulle différence à faire par rapport à la reproduction entre une dépense & une autre.

Pour constituer une différence entre les effets du Luxe de subsistance & ceux du Luxe de décoration, ces économistes mettent en fait que *les dépenses des riches étant tournées du côté de la subsistance, soutiennent le prix des productions de la meilleure qualité, & par-là entretiennent par gradation le bon prix des autres productions à l'avantage du revenu territorial.* Rien de plus erroné que cette proposition. La concurrence pour les vins exquis, par exemple, diminue la concurrence pour les vins de moindre qualité; & par conséquent le renchérissement des grands vins n'influe pas avantageusement sur le prix des vins communs. Ainsi, la concurrence pour les productions de la meilleure qualité, loin d'améliorer le re-

venu

venu territorial tourne à ſon préjudice. Car la maſſe des productions de qualité commune a une valeur bien plus conſidérable que la maſſe des productions de qualité fine. C'eſt la concurrence tournée vers les productions communes qui doit donner le plus grand revenu territorial. Or, le Luxe de décoration produit cet effet en multipliant infiniment les petits conſommateurs, au lieu que le Luxe de ſubſiſtance diminue leur nombre.

Ce qui réſulte du Luxe autre que celui de ſubſiſtance, toutes les fois qu'il ſe ſatisfait par des acquiſitions de choſes nationales, eſt que, ſi le revenu d'une nation, étant pouſſé à ſa plus haute valeur, ſuffit pour ſoutenir dans l'abondance un million d'hommes adonnés à la bonne-chere, ce Luxe attirera ou fera croître dans cette nation un plus grand nombre de millions d'hommes qui vivront très-ſobrement.

Il résulte aussi que le très-grand nombre dans cette nation sera pauvre en matieres premieres par relation, en ce qu'y ayant beaucoup plus d'habitans dans le pays que la terre n'en peut soutenir dans l'abondance, il faudra que les jouissances du même fonds se partagent en un plus grand nombre d'individus.

Mais dans cette même nation dont le revenu territorial peut soutenir dans l'abondance un million d'hommes par *exemple*, & chez qui la population s'est accrue à la quantité de quatre millions d'hommes par le Luxe, autre que celui de subsistance, il est à remarquer qu'en compensation de ce que les jouissances d'un certain genre sont plus partagées, il y a les jouissances nouvelles de tout genre qui naissent de l'industrie des trois millions d'hommes survenus : jouissances telles que parmi les quatre millions qui composent cette nation lu-

xueuſe, il y en a peut-être un million qui vivent par-là beaucoup plus heureuſement que ne vivoit ſur le même territoire l'unique million de gourmands ſuppoſés : jouiſſances telles que la puiſſance de cette nation en eſt augmentée ; puiſqu'il eſt conſtant qu'un Etat eſt moins fort par la maſſe des productions qu'il poſſede, que par l'uſage qu'on en ſçait faire.

Il réſulte encore que, ſi la population d'un Etat ne fait ſa puiſſance qu'autant qu'une partie de cette population peut être détournée de ſon emploi ſans nuire à la reproduction, on a par le Luxe une plus grande quantité de nationaux diſponibles que l'on peut en les retirant des arts les moins utiles, & par conſéquent, ſans nuire à la reproduction, employer à la guerre, à la marine, &c.

Le bien d'un Etat demande donc que

le Gouvernement favorise le Luxe, non pas en en donnant l'exemple ; mais en accordant la plus grande liberté à l'industrie du travailleur & à la fantaisie du consommateur, & sur-tout en diminuant les dépenses publiques autant qu'une économie bien entendue le permet pour laisser à ses sujets le moyen de faire des dépenses de Luxe. Les dépenses du Gouvernement qui vont au-delà de ce qu'exigent la majesté du Trône, le maintien de l'ordre public & le bien des affaires générales, se prennent sur le peuple sans lui rien donner en échange. Elles le plongent dans le découragement & dans l'impuissance. Les dépenses des particuliers en leur procurant des jouissances les animent mutuellement au travail ; & le travail, apportant l'abondance des choses usuelles & consommables, enrichit l'Etat en même temps qu'il rend les sujets heureux. Le Luxe du Gouvernement (c'est-à-dire, toutes dépenses faites pour un objet inutile au

bien de l'Etat, & toutes dépenſes portées plus haut qu'elles ne pourroient l'être, lors même qu'elles regardent un objet utile) eſt deſtructeur : il anéantit l'émulation & les moyens. Le Luxe des particuliers eſt fécond. Il excite l'induſtrie & multiplie les productions.

C'EST cette maxime ſalutaire qu'il faut ſubſtituer aux loix ſomptuaires : loix ineptes, qui liant les bras de l'indigent, rendant la fortune du riche inutile, *ſouffleroient la ſtérilité ſur les terres & ſur les eſprits*, ſi d'elles-mêmes elles ne tomboient pas en déſuétude. Nul ſyſtême ne peut aſſurer davantage le bonheur des ſujets & la proſpérité des Etats, qu'un ſyſtême qui donne la plus grande énergie au reſſort le plus capable de développer les facultés de l'homme, & de mettre à profit tous les tréſors que la terre nous offre. Il n'eſt point de principe plus digne d'être adopté par un Souverain, ſoit qu'il n'aſpire qu'à ſe

rendre puiſſant, ſoit que pénétré de la connoiſſance de tous ſes devoirs, il ſe regarde comme un fidele adminiſtrateur qui doit répondre à la confiance dont il eſt honoré, ou comme un pere de famille qui veut le bonheur de ſes enfans.

Ce goût du ſuperflu, goût né avec nous, qui nous a fait quitter les bois, quels heureux effets n'a-t-il pas opérés ſur le globe ! conſidérez-en le ſpectacle. Dans les pays où le Luxe eſt connu, vous voyez une immenſe quantité de villes, une innombrable population, de vaſtes champs cultivés qui rapportent de riches moiſſons : par-tout la ſubſiſtance eſt aſſurée : l'ordre regne & la nature eſt embellie. Dans ces contrées que d'arts, que d'inventions, que de choſes à l'uſage des hommes ! Quelle puiſſance & que de jouiſſances les peuples ont trouvées dans le produit de leurs travaux ! Ils ſont les dominateurs du monde ; &

c'eſt chez eux que l'humaine nature atteint le plus haut dégré de bonheur dont elle ſoit ſoit ſuſceptible. Au contraire dans ces climats nouveaux, où l'induſtrie de l'homme encore enveloppée lui laiſſe peu d'activité pour le ſuperflu, les meilleurs ſols n'offrent que des déſerts ſans bornes. La nature n'y préſente qu'une ſcene informe. Ses richeſſes éparſes pêle-mêle s'y perdent dans la confuſion. L'eſpece humaine errante en petit nombre dans les forêts, ſoumiſe aux rigueurs des ſaiſons, livrée ſouvent aux horreurs de la diſette, eſt dans ſes plus heureux momens obligée de combattre pour ſa ſubſiſtance avec tous les animaux.

Fin de la premiere Partie.